LETTRES

SUR LE

MAGNÉTISME,

ET LE

SOMNAMBULISME,

A L'OCCASION DE

MADEMOISELLE PIGEAIRE.

MELUN. — IMPRIMERIE DE DESRUES.

3.

LETTRES

SUR LE

MAGNÉTISME

ET LE

SOMNAMBULISME,

A L'OCCASION DE

MADEMOISELLE PIGEAIRE,

A MM. ARAGO, membre de l'académie des Sciences.

BROUSSAIS, BOUILLAUD, } professeurs à la Faculté, et membres de l'académie royale de Médecine.

DONNÉ, rédacteur du journal des Débats.

BAZILLE, membre de la Société phrénologique de Paris.

Par le docteur FRAPART.

La vérité ne pénètre en ce monde que par le combat, et la justice veut le combat au profit de la vérité.

LETTRE XXVIII.

PARIS,

CHEZ { DENTU, Palais-Royal, galerie d'Orléans, 13.
GERMER-BAILLIÈRE, rue de l'École de Médecine, 17.
BOURGEOIS-MAZE, libraire, quai Voltaire, 23.

Et chez les principaux libraires de Paris et des départemens.

1839.

WELLCOME
LIBRARY
INSTITUTE

PRÉFACE.

Depuis plus d'un demi-siècle que le magnétisme est apparu en France, il a presque toujours été repoussé du public et des savans : du public, parce que les faits qui le constituent ne se reproduisant pas à volonté devant témoins, peu de gens sont appelés à les voir et partant à y croire; des savans, parce que ces faits ne se rattachant encore à aucune théorie, on ne peut les comprendre ni partant les admettre sans les avoir vus.

L'incrédulité presque générale qui plane sur le magnétisme, n'a donc rien que de

très-rationnel ; mais ce qui ne l'est pas, c'est la persistance des savans à ne point l'examiner. Cette dernière assertion, nous pourrions l'étayer de mille preuves : nous n'en fournirons qu'une bonne, et on la trouvera dans la lecture des lettres qui vont suivre. En les publiant, avec l'autorisation de mon ami le docteur Frapart, mon but est moins de convaincre les détracteurs du magnétisme, que de faire connaître leurs moyens de défense. Un avocat ne cherche pas à persuader ses adversaires, mais ses juges.

BAZILLE.

LETTRE PREMIÈRE.

Le docteur FRAPART à son ami R. Bazille,
à Courquetaine.

Paris, ce 4 août 1838.

Mon bon ami,

Me voilà sur le point de me lancer de nouveau dans le magnétisme. — Si cette fois je commence, j'espère bien que je ne finirai pas sans avoir avancé la question que je défendrai.

Il y a dix ans, après avoir magnétisé pendant un mois au Val-de-Grâce sous les auspices de M. Brous-

sais, j'ai reculé devant les conséquences des phénomènes que j'avais observés; elles m'ont fait peur, ces conséquences, et tellement peur, que j'ai cru devoir en faire le sacrifice à ma profession. C'était sacrifier la vérité! Aujourd'hui, si je rentre dans la carrière, les mêmes considérations ne m'arrêteront plus; hommes et choses, je devouerai, s'il le faut, tout à la vérité.—Vous savez, mon ami, où je prends maintenant la source d'une telle détermination.

Voici ce qui m'est nouvellement arrivé :

Avant-hier M. Bernard de Lafosse vient me voir et me dit : l'académie de médecine a fait, dans sa dernière séance, son rapport sur le magnétisme; elle le traîne dans la boue. — Avec elle, presque tous les journaux, grands et petits, font *chorus;* de partout des attaques sont dirigées avec violence contre les magnétiseurs, toutes les convenances sociales sont mises en oubli, on ne néglige rien pour les perdre, on les traite en misérables. Voilà encore le magnétisme arrêté peut-être pour cinquante ans. — Quelquefois les hommes manquent aux choses, lui répondis-je; et comme preuve, je lui racontai mes expériences magnétiques qui avaient été perdues pour les sciences et l'humanité; puis il s'établit entre nous le colloque suivant. — Je viens pourtant vous proposer de vous charger de la partie. — Mais vous n'avez plus qu'une carte à jouer, et vos ennemis ont toutes les leurs. — Ne me disiez-vous pas à l'instant que ce

sont souvent les hommes qui manquent aux choses? La chose ici ne manque pas. — Au fait, quoiqu'il arrive, il restera toujours au magnétisme une bonne carte, la vérité. — Eh bien! acceptez-vous? — Je vous répondrai quand j'aurai vu le fait.

Hier donc, Bernard alla bravement me proposer comme champion du magnétisme à M. Pigeaire; un rendez-vous fut donné pour aujourd'hui, et aujourd'hui j'ai été présenté.

Vous comprenez, mon ami, que dans une première visite j'ai dû beaucoup observer et peu parler, dans la crainte de me trop engager. D'ailleurs, le motif de ma présentation avait quelque chose de si risible et il avait été si risiblement amené, qu'à mes yeux je paraissais jouer le rôle d'un *preux* armé de pied en cap et prêt à défendre l'opprimé. En conséquence, je suis resté passif et attentif. Madame Pigeaire m'a raconté, dans le plus petit détail, le phénomène que l'on observe sur sa fille; et après avoir écouté sa narration de toutes mes oreilles, je lui ai dit en rendant le bandeau que j'avais examiné, tourné, retourné, décousu et long-temps essayé : « *S'il est vrai, madame,* » *que votre fille lise à travers ce bandeau appliqué par* » *moi, dans un livre apporté par moi, et sans que vous* » *regardiez mon livre; s'il est vrai surtout qu'elle puisse* » *lire de temps en temps devant cinq ou six incrédules à la* » *fois, faites-moi voir ce prodige, et je me charge de le* » *faire croire.* »

Tel est, mon ami, le résultat de ma première visite à la famille Pigeaire. Dans quelques jours nous aurons une séance après laquelle je serai appelé à dire *oui* ou *non*. — Je vous tiendrai au courant.

Adieu, mon ami,

Tout à vous,

FRAPART.

D. M. P.

LETTRE DEUXIÈME.

Paris, ce 11 *août* 1838.

Mon bon ami,

La séance magnétique dont je vous ai parlé dans ma lettre du 4 a eu lieu le 9, et tout s'y est très-exactement passé comme M^me^ Pigeaire me l'avait annoncé :

la jeune somnambule a lu, parfaitement lu et joué aux cartes devant onze personnes, dont cinq au moins étaient complétement incrédules. — Ainsi qu'il en avait été convenu, *c'est moi* qui ai appliqué le bandeau; *c'est moi* qui, avec autant de soin que de défiance, l'ai collé par son bord inférieur aux ailes du nez et aux joues au moyen de taffetas d'Angleterre; *c'est moi* qui ai fourni le livre; *c'est moi* qui ai fait la partie avec des cartes que je venais d'acheter; *c'est moi* qui, en ôtant le bandeau, ai constaté que le taffetas était encore partout adhérent à la peau; enfin *c'est moi* qui ai de nouveau, pour ainsi dire, disséqué le bandeau pour acquérir la preuve que c'était bien le même que j'avais essayé peu de jours auparavant.

Après l'expérience tous les assistans ont paru être, aussi bien que moi, surabondamment convaincus de la réalité du fait de la vision à travers un corps opaque; mais tous ne se sont pas montrés également disposés à prêter l'appui de leurs noms à la vérité, car sur onze personnes que nous étions, cinq, tout en criant comme les autres *au miracle!* ont refusé leurs signatures sous des prétextes de position sociale dont il ne m'est pas donné d'apprécier la valeur.

Voilà, mon ami, ce qui a eu lieu à la première séance : — C'est presqu'entrer en campagne par un échec ! je n'avais guère prévu en effet la possibilité d'un tel refus de la part de gens qui ne sont ni des savans, ni des médecins. — Et pourtant nous n'a-

vions aucun reproche à leur adresser, puisqu'aucune convention n'avait été préalablement faite. Seulement j'ai senti qu'il fallait être plus précautionneux ou plus adroits à l'avenir. En conséquence hier j'ai envoyé à M^me^ Pigeaire le plan général que je me propose de suivre, et dont je modifierai les détails selon les circonstances; car en toutes choses, grandes ou petites, du moins quand on ne veut pas vivre au jour le jour, c'est la même méthode à employer, c'est la même marche à suivre : avant de commencer quoique ce soit il faut savoir ce qu'on veut faire et comment on peut le faire; en d'autres termes, il faut connaître le but et les moyens.

Vous le voyez, mon ami, le magnétisme n'a point fait un pas depuis que je ne vous ai vu, si ce n'est dans mon esprit, puisque, *quant au fait de la lecture à travers un bandeau,* ma conviction est maintenant complète, profonde, inébranlable. Aussi rougirais-je de tarder d'un jour à prendre parti pour le magnétisme. — Je laisse à d'autres le soin honteux de cacher leurs croyances, et proclame les miennes, surtout quand elles sont acquises à l'opprimé. — Je dis à l'opprimé, car je n'ignore pas que le magnétisme a des détracteurs de plus d'une espèce; que les uns, hommes de talent et de bonne foi, n'ont point examiné *expérimentalement* la question; que les autres, hommes passionnels et intéressés ne veulent pas l'examiner, ou évitent de dire ce qu'ils en savent. Les premiers

sont prêts à faire à l'évidence le sacrifice de leur incrédulité, lorsqu'ils auront vu, de leurs yeux, vu; les seconds repoussent tout examen, leur incrédulité est systématique et par conséquent incurable. Ceux-là doivent être appelés, car ils répondront à l'appel; ceux-ci ne doivent pas l'être, car ils n'y répondront pas, ou n'y répondront pas loyalement. Les uns, si nous leur montrons des phénomènes, feront promptement volte-face à l'erreur; les autres ne s'y décideront que lorsqu'ils ne pourront plus faire autrement, c'est-à-dire, quand les faits magnétiques auront passé dans le domaine de la croyance générale, ou quand ils appartiendront à la notoriété scientifique, ou plutôt enfin quand il seront attestés par quelques unes de nos grandes célébrités sociales. — Mais alors on verra, je le prévois et le prédis, les plus effrontés d'entre nos détracteurs de la seconde espèce crier à tue-tête : nous savions cela !.... Attendu que des gens de leur mérite doivent tout savoir.

Adieu, mon ami, — A bientôt,

Tout à vous,

F.

LETTRE TROISIÈME.

Paris, ce 12 *août* 1838.

Mon bon ami,

Je vous écrivais hier même que j'ai envoyé à madame Pigeaire le plan que je me suis tracé et que j'ai l'intention de suivre dans la conduite du magnétisme. Aujourd'hui, pour ne pas me laisser attarder et pour être fidèle à ma promesse de vous tenir toujours au courant, je vais vous communiquer ce plan. D'avance, je le déclare une œuvre de Don-Quichottisme si j'échoue, c'est-à-dire si je ne parviens pas même à faire taire les journaux; et une œuvre de génie si je triomphe, c'est-à-dire si je parviens à propager le magnétisme, et par suite à délivrer l'humanité.... *de la médecine des médecins.*

« *Paris, ce* 10 *août* 1838.

« Madame,

» Dans notre siècle et dans notre pays les meil-
» leures causes, pour être gagnées, ont besoin d'être
» défendues comme si elles étaient mauvaises. Ce

» n'est donc qu'avec la plus grande prudence que
» nous devons marcher en avant; trop de précipita-
» tion nous perdrait aussi bien que trop peu d'éner-
» gie. — Hier nous avons fait une école; cependant,
» quoique superflue en un sens, la séance a été ex-
» trêmement utile, parce qu'elle a remonté votre cou-
» rage et nous a donné la présomption que mademoi-
» selle votre fille gardera encore sa lucidité assez
» long-temps pour arriver au but qu'il faut atteindre.
» — Je vous l'ai dit : les voix se pèsent et ne se
» comptent pas. Prenez donc garde à l'avenir aux
» gens que vous recevrez; tous vos efforts doivent
» tendre à n'accepter que des noms distingués, con-
» sidérés et considérables; mais n'espérez pas trou-
» ver du courage dans ces gens-là. Croyez-vous, par
» exemple, si l'on parvenait à vous amener un mi-
» nistre, qu'il consentirait à signer un procès-verbal?
» — Non, non, mille fois non. — Ce que ces hom-
» mes-là craignent le plus au monde, c'est le ridi-
» cule, c'est la satire, c'est le qu'en dira-t-on, c'est
» d'entrer les premiers en scène, c'est de monter les
» premiers à la brèche. — Eh! pourquoi? — Parce
» que le courage le plus rare en France, c'est celui
» de son opinion, alors qu'elle n'est pas celle du plus
» grand nombre. — Vous aurez bien, il est vrai,
» quelques individus qui vous livreront leurs signa-
» tures, mais ces signatures n'auront aucune valeur,
» elles seront sans retentissement; et alors, à quoi
» bon?

» D'ailleurs, Madame, puisque sur la foi de mon » ami Bernard de Lafosse vous m'avez donné votre » confiance, permettez-moi d'y répondre en vous di- » sant ce que je ferais à votre place; et dans une cir- » constance aussi majeure, alors qu'il s'agit du triom- » phe d'une immense vérité, croyez bien que je ne » suis pas homme à parler à la légère, à agir à l'é- » tourdie, et à donner un conseil qui n'aurait pas été » mûrement et longuement pesé.

» La vérité est à nous! c'est évident. Mais il n'est » pas facile de la faire accueillir : parce qu'elle est » grande, et que les hommes sont petits; parce qu'elle » est forte, et que les hommes sont faibles; parce » qu'elle est de diamant, et qu'ils sont de verre. — » Comment donc la faire triompher? Eh bien! pour » cela il faut deux choses : de l'adresse et du cou- » rage; de l'adresse, pour amener sans qu'ils s'en » doutent certains hommes à voir; du courage, pour » oser, en s'appuyant sur eux, attaquer de front ceux » qui nient. En conséquence de ce plan, je recevrais » chez moi les journalistes de choix, les hommes et » les femmes de lettres, des hommes d'état, des dé- » putés, des pairs de France, en un mot tout ce qu'il » y a de plus haut placé dans la capitale. Je ne ferais » pas de procès-verbal séance tenante, ou si j'en fe- » sais un, il n'y aurait que les gens de très-bonne » volonté qui le signeraient, et j'inscrirais simple- » ment les autres. Lorsque j'aurais recueilli un assez

» grand nombre d'assez grands noms, ce qui ne tar-
» derait pas à arriver, je commencerais à présenter
» humblement mes procès-verbaux à la signature de
» ceux qui me paraîtraient de meilleure foi; puis
» j'essaierais de faire signer successivement tous les
» autres, et attendu que notre race ressemble à celle
» des moutons de Panurge, la plupart d'entre eux
» signeraient. Assurément j'en rencontrerais de ré-
» calcitrans, mais au moins ils ne donneraient pas un
» mauvais exemple aux indécis. — Telle est la part
» de l'adresse; ou plutôt, afin d'appeler les choses
» par leur nom, de la ruse; mais d'une ruse qui ne
» fait pas monter le rouge à la face, car elle est mise
» au service de la justice et de la vérité.

» Examinons maintenant la part du courage :

» Or donc, avec les signatures que j'aurais, ou
» même n'en ayant aucune, je publierais au son de
» trompe, dans des articles forts de logique et de
» bonne foi, les faits tels qu'ils se seraient passés;
» dans ces articles, je ferais un appel à la loyauté des
» témoins, et je les citerais par leurs noms. Certes,
» cela ne me rapporterait rien que de la peine,
» des tracasseries et des persécutions peut-être!
» Mais puisque j'aurais attaqué le faux et défendu le
» vrai, je trouverais mon salaire dans la satisfaction

» des penchans les plus nobles. — Qu'y a-t-il de plus » beau, en effet, que de prendre pour devise :

» Haine au mensonge!
» Gloire à la vérité!

» Adieu, Madame, recevez l'hommage de mon » profond respect,

» FRAPART.
D. M. P.

» *P. S.* Je crois qu'il est important que M. Pigeaire » ne publie rien jusqu'à nouvel ordre, et qu'il fasse, » pour ainsi dire, le mort. — Livrer trop tôt la ba- » taille, c'est risquer de la perdre. »

Telle est, mon ami, ma lettre à Madame Pigeaire. Il est aisé de voir qu'en la lui écrivant j'ai eu la triple intention de lui tracer la ligne à parcourir; de lui démontrer que je ne suis pas homme à battre la campagne sans savoir d'où je viens, où je suis, ni où je vais; enfin d'en appeler à ses facultés les plus nobles, parce que la fermeté, ni même le courage ne suffisent pas toujours pour marcher sur une route encombrée d'obstacles. Heureusement que dans le cœur des femmes il se trouve des cordes hautes qui vibrent facilement lorsqu'on sait les faire vibrer.

Quant à mon but qui est la propagation au sein des familles du magnétisme, *de sorte que le somnambule soit le médecin;* et de l'homœopathie, *de sorte que les*

infinitésimaux soient les remèdes, je ne le confie à présent qu'à ceux qui comme moi ont un dégoût profond de la *médecine des médecins*, et un vif amour de l'humanité.

Adieu, mon ami, je ne sais pas encore quand aura lieu notre prochaine séance; je presse Madame Pigeaire pour que ce soit jeudi; mais la fixation définitive du jour dépend de la petite.

Tout à vous,

F.

LETTRE QUATRIÈME.

Paris, ce 13 *août* 1838.

Mon bon ami,

Avant-hier je vous ai appris le résultat de notre première séance magnétique; aujourd'hui je vous annonce que nous en aurons une seconde jeudi prochain, 16. — Je veux que vous y veniez.

Le roi de la fête sera, je l'espère, Georges Sand. — Hier j'ai taillé ma plume de colombe pour lui

composer une invitation en *ut mineur*. — Je ne savais trop comment m'y prendre : il faudrait être un Beethoven pour avoir la présomption de se faire écouter d'un pareil musicien ! — C'est égal, je me suis risqué, j'ai pris ma flûte douce; et vraiment je ne pense pas que jamais admirateur, ou peut-être même adorateur, lui ait adressé des paroles plus mielleuses et pourtant aussi plus sincères, — N'est-ce-pas justice, puisque j'en trouve l'occasion, de rendre à cette grande femme, au moins une fois en louanges, ce que ses écrits m'ont cent fois donné en plaisir ?

Probablement Georges Sand ne viendra pas seule, car une reine ne marche point sans sa suite; mais je compte qu'elle n'amènera pas toute la sienne avec elle, et que partant il y aura place pour vous.

Si donc, mon ami, vos affaires vous permettent de quitter jeudi prochain votre castel, accourez, accourez vite à Paris, pour voir Georges Sand et Mademoiselle Pigeaire.

Tout à vous,

F.

P. S. Je suis en train de préparer contre nos ennemis une bombe chargée jusqu'à la gueule; une de ces bombes qu'il ne faut lancer ni trop tôt, ni trop tard, ni en deçà, ni au delà, ni de côté, mais droit au but. — La prudence ne permet de frapper fort que quand on est sûr de frapper juste. — Peut-être vous l'enverrai-je demain.

LETTRE CINQUIÈME.

Paris, ce 14 août 1838.

Mon bon ami,

Je vous expédie la bombe dont je vous ai parlé hier, je crois qu'elle est passablement bourrée; je n'y mettrai le feu que lorsqu'il en sera temps, je veux dire quand nous aurons assez de signatures.

Dans ce monde, on a tort, quand on a raison seul.

MAGNÉTISME ANIMAL.

« Enfin le magnétisme est mort, et c'est l'académie » de médecine qui l'a tué! Il est vrai que ce n'est pas » la première fois; espérons que ce ne sera pas la » dernière.

» A la tête des illustres académiciens qui ont » rendu cet immense service à l'humanité, figurent » MM. *Bouillaud, Gerdy, Cornac, Rochoux, Castel, Vel-* » *peau, Dubois* (d'Amiens), et enfin le rapporteur de » la commission, M. *Girardin*. — Nous les appelons » par leurs noms, afin de briguer pour eux la recon-

» naissance du monde; elle leur est due, car il y a » autant de mérite à dévoiler un mensonge qu'à trou- » ver une vérité. Gloire donc à l'académie de méde- » cine, gloire à la commission, gloire à MM. *Bouillaud*, » *Gerdy*, *etc.*, gloire enfin à tous leurs honorables » collègues, pour le courage qu'ils ont montré en » démasquant des imposteurs, en les baffouant, en » les vilipendant, en les réduisant au silence et à la » honte! Il fallait en finir avec le magnétisme, ils en » ont fini : gloire à tous!

» Et pourtant, depuis cette éclatante défaite du » magnétisme, de nouveaux combattans surgissent » et s'inscrivent pour le défendre; on dirait que plus » on en frappe, moins on en renverse; que plus on » en détruit, plus il en repousse; on dirait enfin que » ces gens-là sont tellement sûrs de la bonté de leur » cause que, jusqu'à l'époque de son triomphe, ils » consentent à se mettre dans les rangs des fourbes » ou des niais, en osant dire à l'académie de mé- » decine :

» *Oui, nous sommes des fourbes si le magnétisme est* » *un mensonge; ou, pour plus de précision, si, comme* » *vous le prétendez, nous simulons les faits dont nous af-* » *firmons la réalité. Oui, nous sommes des niais si nous* » *croyons, sans les avoir vingt fois constatés, aux faits* » *dits magnétiques, à celui de M*[lle] *Pigeaire, par exemple,* » *ou à d'autres aussi extraordinaires.*

» *Mais si ces faits sont vrais; mais, si les ayant vus, vous*

» *les niez ou n'osez les proclamer; ou si, ne les ayant pas* » *vus, vous ne voulez pas les vérifier ou prendre la peine* » *de les produire, qui êtes vous, vous? Qu'êtes vous? et* » *à quoi servez-vous? En définitive, vous et nous, nous* » *sommes forcés d'accepter le dilemme suivant : si vous* » *avez raison, nous sommes des faussaires ou des imbéciles;* » *mais si vous avez tort?..... La politesse nous empêche* » *de qualifier ce que vous êtes.*

» Voilà ce que les magnétiseurs disent à l'académie, » et c'est clair. En vérité, s'ils ont raison, cette ma- » nœuvre est celle d'un général habile qui feint de » fuir pour attirer l'ennemi dans une embuscade et » le mieux battre.

» Du reste, pour mettre le lecteur en état de juger » de quel côté est la bonne foi, nous allons rappeler » sommairement les faits et les rectifier, en défiant » qui que ce soit de démentir notre rectification au- » trement que par un mensonge. — C'est enfin à » notre tour à parler haut; nos adversaires, par leur » conduite et leur langage, nous en ont donné le » droit.

» A la lecture de quelques journaux, on croit que » tous les membres de la commission nommée par » l'académie pour examiner Mademoiselle Pigeaire, » ont au moins vu cette jeune personne : — Il n'en est » rien, absolument rien, il n'y en a point un seul, pas » même le rapporteur, M. Girardin. On peut croire » aussi que MM. Bouillaud, Rochoux, Castel et

» Dubois (d'Amiens), ont assisté à quelque séance » somnambulique chez M. Pigeaire : — C'est encore » une erreur, aucun d'eux n'y est venu. On croit » enfin que tous ceux des membres de l'académie qui » ont examiné Mademoiselle Pigeaire, partagent l'avis » de MM. Cornac, Velpeau et Gerdy, qui l'ont examinée » aussi : — Pas du tout, MM. Orfila, Ribes, Adelon, » Esquirol, J. Cloquet, Delens, Bousquet, Pelletier, » Guénault de Mussy, Villeneuve et Réveillé-Parisse, » tous ont vu et plusieurs ont signé des procès-ver- » baux qui déclarent que Mademoiselle Pigeaire lit à » travers un bandeau imperméable à la lumière, et » dont l'application est exactement faite sur ses yeux.

» Malheureusement pour notre cause, le jour où » l'académie a triomphé, M. Orfila était absent de la » séance, et nous avons des motifs de croire qu'il » eût pris la parole pour affirmer le fait de Made- » moiselle Pigeaire. MM. Adelon, Bousquet, Delens, » Pelletier et J. Cloquet, qui étaient présens, ont, il » est vrai, essayé d'empêcher de prendre une décision » aveugle et passionnée : justice leur soit rendue ! » Mais leurs voix ont été étouffées. Quant aux autres » spectateurs de l'expérience somnambulique, ils pa- » raissent ne pas avoir eu le courage de leur opinion ; » ils se sont tus, et depuis ils n'ont pas réclamé dans » les journaux. Ce silence, qui laisse circuler la ca- » lomnie, pèse sur eux, et nous le leur reprochons » hautement. Pour M. Bousquet, secrétaire de l'aca-

» démie et dépositaire des procès-verbaux qu'il a » rédigés, il n'a pas cru devoir les remettre à » M. Pigeaire; * mais si les personnes qui les ont » signés ont peur de parler comme on parle main- » tenant lorsqu'on a le droit pour soi, c'est-à-dire » haut et ferme, ce ne sont sans doute pas gens à » mentir ni à se démentir.

» Parmi les hommes qui ont vu Mademoiselle » Pigeaire et regardé de près le fait en litige, nous » citerons encore M. Lesseps, rédacteur *du Commerce*, » M. Mialle, enfin M. Arago, membre de l'académie » des sciences. — Quoique ce savant n'ait pas signé » de procès-verbal, nous affirmons qu'il a vu et bien » vu le phénomène de la vision à travers un épais » bandeau de velours. Si nous nous trompons, ou plu- » tôt si nous cherchons à tromper, cette affirmation » que nous faisons à dessein, met M. Arago en de- » meure de nous répondre de suite par une dénégation » formelle, positive et publique; mais si nous disons » vrai, cette même affirmation nous assure que son » silence, s'il se prolonge, est un témoignage favorable » et d'autant plus flatteur que, dans l'intérêt de la » propagation rapide de la vérité, il est un de ceux » auxquels nous tenons le plus. — Les voix se » pèsent et ne se comptent pas.

* Un peu plus tard M. Bousquet s'est enfin décidé, sur les sollicitations de M. Pigeaire, à lui confier les procès-verbaux en question.

» Après avoir rectifié les assertions des feuilles pé-
» riodiques, et invoqué la loyauté des personnes qui
» ont vu, il nous reste à exposer un fait récent, afin
» de démontrer aux académiciens médicaux qui nous
» traitent du bout du pied, qu'une chute, quand on
» a la vérité pour soi, n'est souvent qu'un moyen de
» se relever plus grand et plus fort.

» Cette fois, d'après mon conseil, M. Pigeaire s'est
» dispensé d'appeler des savans de profession, parce
» qu'en définitive on ne se résout pas facilement à
» acquérir la preuve qu'on a toute sa vie partagé ou
» professé des hérésies scientifiques. Ce genre d'effort
» suppose quelque chose de plus noble et de plus
» rare encore qu'une haute intelligence. — M. Pi-
» geaire s'est également abstenu de convier des mé-
» decins, parce que cette espèce de savans, il faut le
» dire, est intéressée dans la question. Ces Messieurs
» comprennent en effet que si le magnétisme est une
» vérité, leur médecine est une erreur; qu'aujour-
» d'hui entre l'un et l'autre il y a lutte à mort; et
» que tôt ou tard, et bientôt peut-être! l'un ou
» l'autre ne figurera plus que dans la triste et longue
» histoire des déceptions sans nombre qui ont tra-
» versé l'humanité : le magnétisme, s'il est illusoire,
» pour la tromper; leur médecine, si elle est fausse,
» pour la décimer. »

Tel est, mon ami, le manifeste de guerre que je ne dois faire paraître qu'en temps opportun. Si je le

publiais de suite, comme j'en avais d'abord eu l'intention, et avant de le fortifier par de puissans témoignages, il ne produirait aucun effet sur mes savans confrères; ces messieurs n'en afficheraient pas moins des airs de mépris, et les matadors ne s'en prélasseraient que davantage, tranquilles et insoucieux, dans leur inaltérable suffisance. — Mais si je parviens à obtenir les signatures d'une trentaine de personnes honorables et reconnues incrédules, ce manifeste pourrait bien jeter l'alarme au camp; car alors les médecins commenceraient à comprendre qu'il serait possible que peu à peu le magnétisme vînt à ressusciter de plus belle, qu'il portât des fruits, qu'il se répandît de toutes parts, qu'on s'en occupât en haut, en bas, au milieu de l'échelle sociale, et qu'enfin un pauvre malade se décidât à guérir ou à mourir sans la médecine de leur invention. — Mais dans ces temps-là, je vous le prédis, ils chercheront à s'emparer du magnétisme comme on s'empare d'une propriété qu'on veut exploiter seul... Tout beau! Messieurs, cette vérité-là sera pour le peuple : c'est moi qui la lui donnerai.

Du reste vous voyez, mon ami, que ni le nombre, ni la taille de mes ennemis ne m'effraie. — Que peuvent, en dernière analyse, signifier, *devant un fait*, toutes les assertions de tous les *nieurs* et de tous les *diseurs* du monde? Rien, moins que rien. Aussi je n'hésite pas de prendre à partie tout homme, tant académicien soit-il, qui dans cette circonstance ose

nier ce qu'il n'a pas vu, ou n'ose pas affirmer ce qu'il a vu. — C'est pour ce dernier motif que j'interpelle M. Arago lui-même, au génie duquel je me plais pourtant à rendre un entier hommage; mais c'est que M. Arago a vu, et que partant il faut qu'il se prononce pour ou contre, qu'il passe à droite ou à gauche, qu'il dise enfin *oui* ou *non* ; car dans une question de science, un homme comme lui n'a pas plus le droit de rester neutre, qu'un général en chef n'a le droit de fuir le jour d'une bataille; — Et si ce malheur est arrivé au grand Frédéric à son premier combat, la postérité sait qu'il en a bien rappelé. — M. Arago fera comme Frédéric.

Adieu,

F.

LETTRE SIXIÈME.

Paris, ce 17 *août* 1838.

Mon bon ami,

Je suis fâché que vous ne soyez pas venu hier à Paris pour assister à la séance somnambulique de Mademoiselle Pigeaire : vous auriez eu le plaisir d'y

voir Georges Sand, M. Mauguin et plusieurs autres personnes distinguées. Toutefois, la séance n'a pas été, sous le rapport magnétique, à beaucoup près aussi intéressante que la première; la petite n'a lu qu'après deux heures de sommeil, et encore n'a-t-elle pu lire que deux mots. Cela vient, je présume, de ce que nous étions trop nombreux, — 19; — Aussi recommencerons-nous l'expérience probablement jeudi prochain, devant huit personnes seulement : Georges Sand, Madame Marliani, M. Mauguin, vous et quatre rédacteurs de journaux.

Comme hier j'ai eu l'occasion d'étudier, autant qu'on peut le faire de l'œil, l'organisation de ces diverses personnes, si jeudi tout se passe à souhait, j'aviserai au moyen d'avoir leurs signatures. Celle de Georges Sand sera, je crois, la plus facile à obtenir, parce qu'au vu de sa tête, sa bienveillance qui est énorme et sa fermeté qui ne l'est guère l'empêcheront très-probablement, pour peu que je sache m'y prendre, de refuser une grâce, ou plutôt justice. C'est donc par cette noble dame que je commencerai l'attaque : si je l'entraîne, je saurai bien ensuite entraîner les autres, quand ce ne serait que par imitation; et alors nous aurons fait un fameux pas, car nous aurons bien commencé. Or, *chi bene commincia e a la meta dell' opera.*

Surtout, mon ami, n'allez point cette fois manquer à l'appel, ou résignez-vous à ne vous trouver de

long-temps en aussi belle et bonne compagnie. D'ailleurs, vous le savez, au moment de l'action j'ai besoin auprès de moi d'un second, c'est-à-dire d'un homme dévoué comme vous l'êtes à la cause de la vérité. Que voulez-vous que je fasse seul, absolument seul contre tous ? et puis n'est-il pas imprudent à un capitaine de marcher sans un lieutenant fidèle, dont la fonction principale est de montrer le bon exemple en obéissant le premier au commandement ? — *Même pour faire bien, il faut de la malice.* C'est fâcheux, mais c'est nécessaire.

Quoiqu'il en soit, c'est presqu'encore un échec que nous avons éprouvé à la dernière séance. M^me^ Pigéaire s'en trouve abattue; mais je suis là pour lui déguiser les obstacles et relever son courage. Quant au mien, je ne crains pas qu'il faiblisse, parce qu'il a sa racine dans une conviction pour ainsi dire violente, passionnelle, indestructible. — Après ce que j'ai vu, et si clairement vu, que pourraient en effet me prouver dix, vingt, cent expériences négatives? rien, si non que le phénomène de la vision à travers un bandeau ne se reproduit pas quand on veut, et ne se prédit pas comme une éclipse. Mais c'est qu'aussi l'astronomie est de beaucoup et depuis des siècles la plus complète des sciences, tandis que le magnétisme en est la plus incomplète, si même il est une science ! car, à mon avis, il n'est encore qu'un fait qui demande une explication raisonnable, et qui n'aura

sans doute droit de séjour dans les académies que quand un nouveau Newton sera venu lui imposer une théorie... *plus ou moins éternelle*. Mais, attendu qu'un fait bien conditionné vaut plus et mieux que toutes les théories du monde, — moi qui suis homme avant d'être savant, à l'encontre de beaucoup qui sont savans avant d'être hommes, et sans espérer ni même souhaiter que le magnétisme soit un jour représenté sur les banquettes de l'institut, — je n'en continuerai pas moins d'avancer sans me laisser effrayer par les clameurs des ignorans, ni les vociférations des savans; et comme Galilée, — pardonnez-moi ce rapprochement, — qui du haut de son génie disait aux inquisiteurs, en frappant la terre du pied : « *et pourtant elle* « *tourne!* » Moi, du haut de ma bonne foi, j'oserai dire aux académies inquisitoriales, en mettant la main sur ma conscience : « *Et pourtant j'ai vu lire à travers* « *un bandeau!* »

Tout à vous,

F.

LETTRE SEPTIÈME.

Paris, ce 2 septembre 1838.

Mon bon ami,

Mademoiselle Pigeaire a lu, et Georges Sand a signé. — Victoire!

Je ne vous avais pas là pour lieutenant; je m'en suis improvisé un, voici comment : le docteur Gaubert, qui est le médecin de madame Sand, était venu il y a quelques jours me prier de l'admettre à une séance magnétique; comprenant tout le parti que je pourrais tirer de lui auprès de cette dame, je l'avais invité, mais à la condition qu'il attesterait par écrit tout ce qu'il observerait, aussitôt que je le lui demanderais, soit pendant, soit après la séance, soit dans un an, soit dans dix. Hier donc il était avec nous; je vais vous raconter ce qui s'est passé.

Moins d'un quart d'heure après avoir été endormie, la petite, sur les yeux de laquelle le triple bandeau de velours noir avait été appliqué et collé de façon à satisfaire les plus exigeans, nomma plusieurs cartes,

lut plusieurs mots, joua plusieurs parties. Tous les spectateurs étaient émerveillés, et l'on s'amusait à reproduire l'expérience lorsque je m'approchai de Gaubert et lui dis à l'oreille : êtes vous content? — Oui. — Êtes-vous convaincu? — Oui. — Eh bien! vous allez signer de suite. — Bah! — C'est chose convenue; mais auparavant faites-moi le plaisir de transmettre à madame Sand les deux premières questions que je viens de vous faire, puis d'ajouter : « tous ces messieurs vont signer un procès-verbal, » ils espèrent, Madame, que vous leur ferez l'honneur » de signer avec eux; » ensuite vous me rapporterez la réponse. — Gaubert eut la bonté de se rendre à ma prière, et deux minutes après il revint me dire que Madame Sand signerait. — Fort de ce consentement, à mon tour j'allai successivement dire aux autres assistans, en commençant par les plus gros bonnets : « Madame Sand va signer avec nous tous » ce qu'elle a vu; seriez-vous assez bon, Monsieur, » pour nous donner aussi votre précieux témoignage? » nous en serions très-honorés, etc., etc. » Et autres *pilules dorées* que nous, pauvres travailleurs! nous sommes dans l'obligation de débiter aux civilisés, alors qu'il s'agit de faire passer la vérité. — Pitié! — Sur la réponse affirmative de chacun d'eux, l'un de nous fit le procès-verbal et tout le monde y apposa sa griffe, celle de Georges Sand en tête.

Enfin, mon ami, voilà un succès bien complet. A

mes yeux, celui-ci est le précurseur d'une victoire qu'il faut attendre avec patience et préparer avec courage. J'ai foi qu'elle arrivera; mais pour cela il faudra long-tems guerroyer, parce que, comme le répètent depuis Fontenelle tous les diseurs de lieux communs, la vérité est un coin qu'on ne peut faire entrer que par le gros bout. En conséquence je me prépare à la lutte, j'attends les événemens, et à la première faute que nos ennemis feront, j'attaquerai. — Qu'ils se hâtent d'en commettre.

Adieu,

F.

LETTRE HUITIÈME.

Paris, ce 8 septembre 1838.

Mon bon ami,

Dans ma lettre du deux de ce mois je vous exprimais le désir que nos adversaires commissent quelque faute; en d'autres termes, qu'ils attaquassent de nouveau la véracité du phénomène qu'on observe sur Ma-

demoiselle Pigeaire. — Mes vœux sont exaucés. Le docteur Donné vient de publier un feuilleton dans lequel, après avoir fait grand étalage d'une doucereuse modération et d'une impartialité qui n'est que dans les mots, il s'efforce de stigmatiser le magnétisme en terminant son article par le paragraphe suivant : « *Beaucoup de* » *mes confrères trouveront sans doute que je me suis* » *donné trop de peine pour pousser à bout le charlatanisme* » *dénoncé par l'académie de médecine; quant à moi,* » *indépendamment de ma satisfaction personnelle, je crois* » *avoir servi les intérêts de la vérité, en suivant dans tous* » *ses détours et avec patience, un prétendu phénomène dont* » *on fait grand bruit dans le monde, et en le mettant* » *dans tout son jour; encore quelques exemples de ce genre* » *et le magnétisme sera bientôt réduit à sa juste valeur* » *dans l'opinion publique.* »

Telles sont les conclusions de M. Donné.

Ne trouvez-vous pas, mon ami, que pour se permettre de parler si dédaigneusement, on doit être bien sûr de sa propre force, ou de la faiblesse de ses adversaires. Assurément je connais la force de M. Donné, et il ne faut que lire ses feuilletons hebdomadaires pour rendre justice à son talent de journaliste; je connais également la faiblesse de beaucoup de magnétiseurs comme écrivains, et en particulier la mienne; mais ici ce n'est pas de talent qu'il s'agit, c'est d'un fait que tous les mots, toutes les phrases, tous les raisonnemens, toutes les théories de toutes

les académies sublunaires ne pourront jamais détruire, parce que ce qui est, est, et ne pourront peut-être non plus jamais expliquer, parce que l'intelligence humaine a des bornes, et des bornes plus étroites que les académiciens ne le croient généralement. — Quoiqu'il en soit, armé de ce fait que, contrairement à la plupart des phénomènes magnétiques, je puis reproduire de temps en temps devant un certain nombre de personnes, je suis prêt à lutter contre tout individu de quelque poids, qui s'avisera de le nier hautement; et je n'ai pas besoin d'un immense talent pour une pareille entreprise : il me suffit d'avoir assez de sens pour bien choisir mes témoins, assez de douceur dans les formes pour les amener à certifier par écrit ce qu'ils auront vu, assez d'adresse pour me faire un bouclier de leurs signatures, assez de fermeté pour ne pas m'effrayer des criailleries des intéressés, assez d'orgueil pour sentir que seul je puis avoir raison contre eux tous, assez de conviction pour ne pas trébucher au moindre choc, assez d'espérance pour sans cesse réchauffer mon ardeur, assez de courage pour attaquer ou riposter, enfin assez de force pour mettre à la raison l'ennemi qui m'enfoncerait le clou trop avant. Je ne prétends pas que tout cela soit facile, mais je prétends que tout cela est indispensable, quand on a pris la résolution d'apporter aux hommes une vérité nouvelle de difficile vérification, surtout à une époque de couardise et chez un peuple qui,

doué de peu de justice et de beaucoup de vanité, craint par-dessus tout le ridicule; comme si le ridicule pouvait tuer autre chose que la petitesse ou la sottise.

Je retourne au rédacteur des débats : — Depuis un mois que Bernard de la Fosse est venu me chercher pour arrêter la déroute que l'inique rapport de l'académie de médecine avait provoquée, c'est M. Donné qui descend et que je rencontre le premier dans l'arêne : c'est donc lui que je combats le premier. Si un autre y descend encore, je le combattrai de même, et toujours et toujours, tant que Dieu me prêtera vie, et jusqu'à ce que le magnétisme soit de notoriété scientifique ou populaire. — *Vitam impendere vero.*

Il est presque superflu de vous dire que comme je ne puis disposer à mon gré de la petite somnambule, puisque ce n'est pas moi qui la magnétise, j'ai prié Madame Pigeaire, en l'absence de son mari, de m'adresser quelques lignes qui pussent au besoin prouver à M. Donné que je ne lui réponds pas sans le consentement des personnes mises en scène dans son article. Je sais ce que je fais en prenant ostensiblement la défense du magnétisme; je sais que dans une telle entreprise je joue gros jeu, en termes plus clairs, que je risque d'échanger ma réputation d'homme de sens et de probité, contre celle de niais et de charlatan; c'est pour cela qu'avant d'agir, je m'entoure de

précautions, et que j'entends tenir moi-même les cartes, ou ne pas jouer.

Voici le billet de Madame Pigeaire :

Paris, ce 6 septembre 1838.

« Monsieur,

» Lorsque dernièrement mon mari est parti pour » Montpellier, il vous a prié de veiller à sa place pour » la cause que vous défendez tous deux, et il m'a » recommandé d'invoquer vos bons conseils si, pour » la même cause, j'en avais besoin. Le moment de » m'adresser à vous, Monsieur, est arrivé : ce matin » on m'apporte à lire un article dirigé contre nous; » veuillez le parcourir et me dire ce que je dois » faire, ou faire vous-même tout ce que vous jugerez » convenable. Vous savez que ma fille est maintenant » bien rétablie et en état de supporter une séance, » mettez à contribution sa lucidité si vous le croyez » utile dans l'intérêt de la vérité.

» J'ai l'honneur, Monsieur, de vous saluer avec » une parfaite considération.

« Pigeaire Banne. »

Voici maintenant ma réponse à M. Donné :

Paris, ce 7 septembre 1838.

Monsieur,

Dans votre article publié le 4 de ce mois par le *Journal des Débats*, vous dites : 1° que pour arriver à une conviction profonde sur la réalité du phénomène de la vision à travers un corps complétement imperméable à la lumière, vous avez proposé à M. Pigeaire de remplacer le bandeau dont il fait usage par un autre bandeau analogue que vous fourniriez vous-même; 2° que M. Pigeaire a d'abord accepté votre proposition; 3° enfin qu'après avoir vainement attendu une expérience pendant un mois, vous avez réclamé votre bandeau qui vous a été rendu.

Je ne contesterai aucun de ces faits, car ils sont vrais. Toutefois, pour expliquer le retard dont vous vous plaignez, je rappellerai que Mademoiselle Pigeaire a été indisposée; et pour vous prouver que cette indisposition n'était pas un prétexte afin d'éviter l'expérience, aujourd'hui que votre proposition devient publique et prend par là une importance qu'elle n'avait pas, je viens vous déclarer que je l'accepte tout entière et telle que vous l'avez formulée dans l'article du *Jour-*

nal des Débats qui donne lieu à la lettre que j'ai l'honneur de vous écrire en ce moment. M. Pigeaire est absent de Paris : en partant il m'a confié les intérêts de sa cause qui est aussi la mienne; j'entre en lice pour la défendre, avec la conviction de l'homme de science qui a vu, bien vu, revu.

Ainsi, Monsieur, quand vous voudrez, et au plus tard d'ici à la fin de ce mois, la sévère épreuve que vous avez demandée sera faite en présence de six notabilités intellectuelles, dont trois de votre choix et trois du mien. Si vous souscrivez à ma proposition, je désire que vous me livriez d'avance le grand bandeau qui vous a été renvoyé, afin que nous puissions l'essayer de nouveau. Je désire aussi que huit à dix jours avant l'expérience définitive, vous me fassiez parvenir un ou plusieurs bandeaux pareils à ce dernier.

Vous saisirez parfaitement, Monsieur, le pourquoi de cette précaution; c'est parce que la petite somnambule lit beaucoup plus difficilement, alors que le bandeau qu'on lui applique sur les yeux vient d'être touché par une personne autre que celle qui la magnétise. Voici d'ailleurs comment nous pourrons procéder : tous les bandeaux que vous m'aurez envoyés, cinq ou six par exemple, seront déposés au commencement de chaque séance sur une table; vous-même désignerez, sans y toucher, celui que nous devrons employer; alors vous l'examinerez seulement de l'œil,

et les autres vous seront rendus de suite. Quant à celui qui servira à l'expérience, il ne vous sera remis qu'après que celle-ci sera accomplie, pour que vous le puissiez examiner de tous vos sens; du reste, vous ne le perdrez pas de vue. Il est inutile, je pense, de vous dire qu'avant de me délivrer ces bandeaux, vous les aurez préalablement fait agréer par les trois savans qui devront prononcer avec vous, et que ces Messieurs vous auront promis que si Mademoiselle Pigeaire lit à travers un de ces bandeaux fournis par vous, dans un livre apporté par eux, ils se déclareront convaincus et le certifieront par écrit, séance tenante.

Vous savez, Monsieur, que les effets magnétiques ont des intermittences, et qu'ils ne se produisent pas toujours à l'instant même où l'on voudrait les constater. Dans le cas où nous aurions à subir ces accidens, et pour vous démontrer que nous n'entendons pas nous retrancher indéfiniment derrière le moyen d'excuse qu'ils pourraient nous offrir, je vais leur assigner un terme, passé lequel nous n'aurons plus le droit d'en arguer :

1° Chaque séance pourra durer trois heures;

2° Il pourra y avoir trois séances;

3° Sauf le cas où l'une des deux personnes indispensables à l'expérience serait atteinte d'une maladie bien constatée par vous qui êtes médecin, les séances ne seront pas éloignées de plus de quinze jours.

Nous-mêmes, Monsieur, nous nous reconnaîtrons

vaincus si, avec cette latitude imposée par la nature quelquefois rebelle du principe magnétique, Mademoiselle Pigeaire ne parvient pas à lire à travers l'opacité de votre bandeau.

Vous savez encore, Monsieur, que l'indépendance de position est en général une des meilleures garanties qui puissent concourir à valider les jugemens. Eh bien! Les médecins, qui ont tout à perdre si le magnétisme est vrai, tout à gagner s'il est faux, ne sont donc pas dans les conditions nécessaires pour le bien apprécier. Ces messieurs comprennent en effet, ou doivent comprendre toute la portée du phénomène de la vision à travers un bandeau; car de ce prodige au prodige de voir dans l'intérieur du corps d'un malade et de décrire sa maladie, il n'y a pas loin. Si l'un est possible, pourquoi l'autre ne le serait-il pas? Et alors!!!— Mais vous voulez, comme moi, une détermination exacte de la valeur du grand fait qui nous occupe; ainsi point de gens juges et parties pour le vérifier, ainsi point de médecins. Les savans étrangers à l'art de guérir ne manquent pas en France, votre choix sera facile, et le jugement porté inattaquable. — Du reste, pour notre part, si nous attachons une haute importance à prouver le fait en litige, ce n'est pas pour le plaisir, acheté bien cher! de montrer un phénomène inutile, mais pour apprendre à l'humanité à en tirer de précieuses conséquences.

Nous nous trouverons heureux, Monsieur, de voir le combat transporté sur un autre terrain que celui de l'académie de médecine; et quoiqu'il ne faille que des yeux pour constater un fait de cette nature, et de la bonne foi pour le proclamer, les partisans du magnétisme seront encore plus tranquilles sur le succès de leur cause, quand ils apprendront qu'elle a pour juges des savans aussi recommandables que ceux que vous nommez dans votre article; c'est-à-dire, des hommes d'une haute capacité, d'une moralité reconnue, et d'une indépendance qui leur permet d'attester ce qu'ils ont vu, quand ils l'ont bien vu.

Je suis persuadé, Monsieur, que votre amour pour la science vous empêchera de repousser une proposition à la suite de laquelle le débat sera peut-être terminé, et j'attends de votre esprit de justice l'insertion prochaine de cette lettre dans le journal où vous écrivez.

Recevez, Monsieur et très-honoré confrère, l'assurance de ma considération distinguée.

FRAPART.
D. M. P.

Vous voyez, mon ami, que cette lettre est, quoique je le dise, pleine de modération. Après la lecture de l'article des débats, j'aurais sans doute eu le droit d'être virulent; mais outre que la virulence ne prouve pas qu'on a raison, la justice ne permet son emploi

que comme elle permet celui de la force, seulement avec les hommes qui ne respectent que ceux qu'ils craignent.

Vous voyez aussi que dans cette lettre qui sera publiée ou par *les Débats*, ou par d'autres journaux, je commence à lever l'étendard de la révolte contre ce que j'appelle *leur médecine*, en disant : « *Les médecins*, » *qui ont tout à perdre si le magnétisme est vrai, tout à* » *gagner s'il est faux, comprendront toute la portée du* » *phénomène de la vision à travers un bandeau; car de ce* » *prodige au prodige de voir dans l'intérieur du corps* » *d'un malade et de décrire sa maladie, il n'y a pas loin.* » *Si l'un est possible, pourquoi l'autre ne le serait-il pas?* » *Et alors!!!* » — Oui si le magnétisme est vrai, (et quand on a magnétisé *soi-même*, on n'en doute pas), dans ces quatre lignes il y a prédiction de toute une réforme médicale. Les médecins, je le sais, les laisseront passer sans mot dire dans la crainte de les faire remarquer; c'est leur rôle, si non leur devoir! Mais ce n'est pas pour eux, ni même pour le présent que je les émets, plus tard, et en d'autres mains que les leurs, elles porteront les fruits qu'elles ont en germe.

Adieu,

F.

LETTRE NEUVIÈME.

Paris, ce 10 *septembre* 1838.

Mon bon ami,

M. Donné m'a répondu. — Il ne veut pas publier ma lettre dans le journal des Débats où son feuilleton d'attaque a paru. Toutefois son refus est fait avec une voix de renard. Vous allez en juger, voici sa lettre :

« Je regrette, Monsieur, que l'on m'ait laissé par-
» tir de Paris sans me rendre témoin de l'expérience
» qui avait été convenue entre M. Pigeaire et moi, et
» que j'ai attendue pendant un mois; j'avais prévenu
» M. et Madame Pigeaire que j'avais un petit voyage
» à faire, et que je ne pouvais me mettre à leur dis-
» position que jusqu'à la fin d'août, ce temps étant,
» de l'aveu de M. Pigeaire lui-même, plus que suffi-
» sant, puisqu'il ne m'avait d'abord demandé que huit
» jours; je n'en suis pas moins disposé à accepter de
» nouveau tous les moyens qui me seront offerts de
» changer mon opinion et de me convaincre d'un

» fait qu'il n'a pas dépendu de moi de vérifier et de
» mettre dans tout son jour : ce n'est ni la patience,
» ni la bonne volonté, ni l'impartialité qui m'ont
» manqué, et je puis vous assurer qu'aucune consi-
» dération d'intérêt n'aurait eu d'accès sur moi; je
» n'aurais pas hésité à publier la vérité quelle qu'elle
» fût, et tous mes efforts n'ont eu pour but que de dé-
» couvrir cette vérité. Je regrette encore une fois très-
» sincèrement que l'on n'ait pas mieux profité de ma
» bonne volonté. Je sais que Mademoiselle Pigeaire a
» été incommodée, mais je n'ignore pas non plus que
» dans l'espace de trois semaines, elle a pu donner
» séance au moins trois fois, et il n'y avait aucune
» raison pour que l'une de ces séances ne fût pas
» pour moi. Tous ces motifs ne m'empêchent pas,
» Monsieur, d'accueillir votre proposition ; malheu-
» reusement les conditions qu'il s'agit d'établir de
» part et d'autre ne sont pas une affaire que l'on
» puisse traiter de loin; nous aurons besoin de cau-
» ser ensemble, et je devrai de mon côté soumettre
» ce que nous aurons arrêté aux témoins que je choi-
» sirai. Il est donc indispensable d'attendre mon re-
» tour pour entamer cette négociation, et je vous
» promets que je vous préviendrai aussitôt que je
» serai arrivé à Paris. Vous me demandez en atten-
» dant de publier votre lettre dans le *Journal des*
» *Débats* : mais c'est à quoi je ne puis consentir; il
» sera tems de revenir sur cette affaire quand nous

» serons tombés d'accord et que votre réclamation » pourra être appuyée de faits; jusque-là toute publi- » cation serait inutile et aurait même de l'inconvénient; » cette lettre pourrait être pour d'autres personnes un » prétexte d'éterniser cette discussion, sans rien con- » clure; si l'expérience que vous me proposez et que je » verrai avec empressement produisait encore un » résultat négatif, il est probable qu'il m'arriverait » d'autres réclamations et ainsi de suite, sans en voir » la fin. Il est donc beaucoup plus convenable, comme » vous le comprendrez vous-même, d'attendre les faits, » et je vous promets de vous rendre bonne et entière » justice.

» Je suis très-fâché d'être obligé de vous faire at- » tendre, mais j'avais prévenu M. Pigeaire de mon dé- » part, et ce n'est pas ma faute si ce que vous croyez » la vérité éprouve quelque retard à être publié par » moi; au reste, quinze jours de plus ou de moins sont » peu de chose en cette affaire.

« J'ai l'honneur d'être, Monsieur et cher confrère,

« Votre très-devoué,

« Al. Donné. »

» *Noyon*, 9 *septembre* 1838. »

Telle est, mon ami, la réponse textuelle du rédacteur des débats. — Ainsi, avant de nous accorder le droit de nous défendre, ce monsieur trouve juste

d'attendre que le venin qu'il nous a lancé ait longuement circulé et produit son effet. Sans doute qu'il trouverait également juste qu'à son exemple presque tous les journaux répétassent à l'envi, en termes plus ou moins crus, comme naguères ils l'ont fait, que le magnétisme est une jonglerie et M. Pigeaire un jongleur. — Non, non, il ne peut pas, il ne peut plus en être ainsi, parce que c'est une iniquité. Aussi ce matin, dès que la lettre de M. Donné m'eût été remise, je lui ai répliqué de façon à lui prouver que je ne suis pas le plus endurant des mortels. — Lisez :

Paris, *ce* 10 *septembre* 1838.

Monsieur,

Vous m'écrivez : « Je ne puis consentir à publier » votre lettre dans le journal des Débats; il sera temps » de revenir sur cette affaire quand nous serons tom- » bés d'accord et que votre réclamation pourra être » appuyée sur des faits; jusque-là toute publication » serait inutile et pourrait être un prétexte pour » éterniser la discussion. »

Permettez-moi de vous le dire, Monsieur, voilà ce qui s'appelle de la *prudence*, mais de vous j'attendais justice.

Comment ! vous portez aux magnétiseurs un défi; les magnétiseurs l'acceptent, et c'est alors que vous

essayez de temporiser! Est-ce donc pour éviter le combat, ou est-ce pour prendre une meilleure position? quoiqu'il en soit, grâce à vous, Monsieur, je trouve la mienne parfaite, et je ne la perdrai pas : ce serait imprévoyance et maladresse. Ici, ce n'est pas ma cause que je défends, c'est celle de gens que depuis 50 ans on traite de visionnaires ou de fourbes; c'est celle d'une grande vérité; c'est enfin celle d'une *chose* qui doit changer la face de quelques sciences, et tôt ou tard en détruire une. Il faut en finir, Monsieur, avec le mensonge de quelque côté qu'il soit, et puisque par votre article du 4 vous avez eu l'imprudence de nous jeter avec dédain une dernière fois le gant, je le ramasse et j'irai jusqu'à la victoire ou la défaite. Oui, j'irai jusqu'au bout, car j'ai pour moi la vérité; et pour soutiens de la vérité, j'ai les signatures de MM. *Orfila*, *Guéneau de Mussy*, *Adelon*, *Bousquet*, *Réveillé-Parise*, *Ribes;* j'ai aussi celles de *Georges Sand*, de *Madame Marliani*, de *M. Léon Faucher*, (du Courrier), de *M. Albéric Second* (du Charivari), de *M. Lesseps* (du Commerce), de *MM. Mialle*, *R. Bazille* et *Bernard de la Fosse*, des docteurs *Baldou* et *Berna;* enfin j'ai plus que tout cela encore, j'ai ma conviction! je puis même invoquer le témoignage de plusieurs journalistes qui n'ont pas signé, mais que j'ai pris soin d'inviter parce que ces hommes-là, qui ne sont pas des médecins, n'ont aucun intérêt à étrangler le magnétisme.

Je pense, Monsieur, qu'en y réfléchissant mieux, vous trouverez ma réclamation équitable, et que vous comprendrez qu'un nouveau refus de publier ma lettre m'obligerait, bien à regret sans doute, à la faire insérer de suite dans les journaux.

J'ai l'honneur, etc.

FRAPART.
D. M. P.

P. S. Ma première lettre datée du 7 et partie le 8 ne vous est arrivée que le 9, la vôtre m'arrive le 10 au matin. — Celle-ci datée du 10 ne partira que le 11, pour vous être remise le 12. — Le 13 au matin je puis et dois avoir une réponse, ou plutôt une promesse d'insertion pour le 15 au plus tard. Si je n'en ai pas, le 13 au soir je me regarderai comme libre de parler dans les journaux. — J'ai hâte d'en finir!

Voilà, mon ami, ma seconde lettre à M. Donné; à présent qu'il n'y a plus à y revenir puis qu'elle est partie, je conviens que d'aucuns la trouveraient un tantinet mordante, acérée, fiévreuse, et peu propre à le ramener à nous. — Comment, en effet, va-t-il interpréter le mot *prudence?* Des méchans penseraient peut-être que ce mot tient la place d'un autre. Mais je leur répondrai par : *honni soit qui mal y pense.* — Et le post-scriptum, qu'en dira-t-il? J'ai tranché là du *Popilius*, et M. Donné ne poussera peut-être pas

jusqu'au bout le rôle *d'Antiochus*; en d'autres termes, il serait possible qu'il n'insérât pas ma lettre et ne me répondît point. Alors, tant pis, car j'aurais perdu l'occasion d'en faire un de nos partisans; mais dans ce cas, mon épitre en forme de coup de boutoir, aura du moins servi à le mettre hors de combat et c'est déjà quelque chose, puisque pour gagner une bataille, il faut commencer par faire taire le feu de l'ennemi. — J'attendrai le vent pour faire voile.

Adieu,
F.

LETTRE DIXIÈME.

Paris, ce 20 *Septembre* 1838.

Mon bon ami,

Comme je le craignais, ma seconde lettre à M. Donné est restée sans réponse, et c'est seulement aujourd'hui que la première a paru dans *le Commerce*. — Ce n'est pas sans peine, car depuis le 14, je frappe à la porte de plusieurs journaux. — C'est à y renoncer! La difficulté était d'autant plus grande pour moi auprès

des journalistes, que je répondais à un des leurs, et que ces messieurs ont ou paraissent avoir pour principe de ne s'attaquer qu'à bon escient à leurs confrères. Ils ressemblent, je crois, à ces champions de théâtre qui se battent entre eux avec des sabres de bois. — Est-ce charité? D'ailleurs c'est presque toujours ainsi que cela se passe entre les gens dits comme il faut. — Voyez les peintres, les musiciens, les poètes, les avocats,..... et les médecins donc!.... en voilà j'espère qui se détestent, mais qui se ménagent! Jamais, par exemple, vous n'en entendez un seul dire franchement du mal d'un autre; pour cela il ne manque pas de prendre un biais et de commencer par l'éloge pour finir par la réticence. C'est le fourbe qui s'écrie :

Alidor! Alidor! c'est un de mes amis,
Je l'ai connu la-quais avant d'être commis.....

Quoiqu'il en soit, mon article est inséré. Maintenant je vais songer à *que faire* pour amener de nouveau M. Donné dans l'arène. — Je sens que ce ne sera point aisé.

Adieu, mon ami,

F.

P. S. Je vous quitte pour aller assister à une séance somnambulique de mademoiselle Pigeaire.

LETTRE ONZIÈME.

Paris, ce 21 septembre 1838.

Mon bon ami,

Mauvaise nouvelle!.... Dans la séance d'hier la petite somnambule n'a ni lu ni joué aux cartes. Cela m'a beaucoup contrarié parce que nous étions nombreux et que je crains toujours le découragement de madame Pigeaire. Néanmoins j'ai fait contre fortune bon cœur, et lui ai prouvé que cet insuccès ne signifie rien.—Pour moi qui ne puis m'arrêter devant des fétus de paille, je viens d'écrire de nouveau à M. Donné : c'est une démarche que je devais faire dans l'intérêt de notre cause, car si par ma première lettre j'ai profité de la gaucherie qu'il a faite, en nous jetant le gant, j'ai à mon tour un peu gâté notre partie par la virulence de ma seconde. Or, s'il est important de savoir utiliser promptement les fautes de son adversaire, il ne l'est pas moins de savoir réparer vite ses propres fautes. C'est l'unique moyen de n'avoir jamais tort, au moins pendant long-temps. J'ai donc écrit à M. Donné, voici ma lettre :

« *Paris, ce* 21 *septembre* 1838.

» Monsieur,

» Maintenant que ma réponse à votre article a paru » dans le *Journal du Commerce*, je vous dois une expli- » cation.

» Nous ne nous connaissons ni l'un ni l'autre, et » sans doute nous nous jugeons mal l'un et l'autre : » ainsi, peut-être n'avez-vous pas autant de *prudence* » que votre refus d'insérer ma réponse à votre article » du 4 me l'a d'abord fait croire, et peut-être aussi » n'ai-je pas autant de violence que ma seconde lettre » a pu vous le faire présumer. Quoi qu'il en soit, je » tiens trop à ne jamais avoir de torts volontaires en- » vers personne, pour ne pas réparer ceux que je » puis avoir envers vous. Or, en relisant aujourd'hui » ma seconde lettre, je trouve qu'elle est au moins » recouverte d'acrimonie; donc je dois et je viens » vous l'avouer, bien convaincu qu'à vos yeux comme » aux miens, reconnaître un tort, c'est l'effacer.

» A présent, Monsieur, je pense avoir le droit de » vous demander un rendez-vous pour nous enten- » dre. — Défendre une vérité, ou attaquer une er- » reur, sont des rôles auxquels ni vous ni moi ne » pouvons renoncer.

» D'ailleurs, quelle que soit l'issue du combat, la » vérité seule peut y gagner ; et je suis sûr d'avance » que notre estime réciproque n'y perdra rien.

» Recevez, Monsieur et très-honoré confrère, » l'assurance de ma considération distinguée,

» FRAPART.

D. M. P.

» *P. S.* Hier nous avons eu une séance chez M. Pi- » geaire, la petite n'a pas pu lire un mot. C'est la » première fois que cela lui arrive, du moins devant » moi. Mais nous étions *vingt!* c'est-à-dire onze ou » douze de trop. »

Telle est, mon ami, ma lettre à M. Donné. Mon *post-scriptum* va probablement vous paraître incir-conspect : détrompez-vous! à quoi bon chercher à cacher ce que dix journalistes savent, et dix autres personnes avec eux? Et puis n'est-ce pas prudence que de se livrer à son ennemi quand on ne peut lui échapper? N'est-ce pas se donner la chance de s'en faire un ami, ou lui fournir l'occasion de commettre une petitesse? Suivant moi, la franchise est souvent aussi de l'adresse; c'est avec elle que je fais de la

diplomatie, lorsque j'en fais. — Quant au corps de ma lettre à M. Donné, vous le blâmerez peut-être aussi; mais la justice et le bon sens exigeaient qu'il fût ainsi *contexté* : la justice, parce qu'en effet j'ai été trop violent avec lui; le bon sens, parce qu'on ne fait revenir un adversaire, sur un parti pris, que par la raison.

Tout à vous,
F.

P. S. La séance est remise à lundi prochain.

LETTRE DOUZIÈME.

Paris, ce 25 septembre 1838.

Mon bon ami,

Nous avons eu hier une magnifique séance; mademoiselle Pigeaire a lu, au bout de vingt minutes de sommeil, diverses phrases qu'on lui avait présentées, et entre autres celle-ci écrite par un des assistans :

Qu'en penseront les savans,
Et qu'en penseront les ignorans?

Puis elle a joué trois parties de cartes avec trois personnes différentes.

Je m'étais arrangé de façon qu'il n'y avait que dix spectateurs, presque tous journalistes. — Mettre de son côté les gens qui tiennent les verges, c'est savoir vivre; et vraiment c'est un plaisir que d'avoir affaire à des gens d'esprit, alors qu'ils sont désintéressés dans la question. Tout marche droit et vite. Aussi chacun s'est déclaré vaincu et convaincu, aucun n'a réclamé contre la preuve administrée, parce qu'en effet cette preuve est de nature à triompher du doute le plus enraciné et de l'incrédulité la plus opiniâtre; bref, tout le monde a signé de grand cœur. J'avais appliqué le bandeau, — en me faisant aider, comme à l'ordinaire, par un incrédule, — aussi exactement que le jour où vous étiez présent, et vous devez vous souvenir que rien ne clochait.

C'est ainsi, vous le savez, que je procède toujours en fait de magnétisme et dans l'observation des phénomènes extraordinaires ou nouveaux pour moi; je veux tout voir de mes deux yeux, tout écouter de mes deux oreilles, tout odorer de mes deux narines, tout palper de mes deux mains, et s'il le faut, tout goûter de toute ma bouche. Mais aussi, après une pareille exploration, je n'ai plus à y revenir, ma conviction est entière, et je ne crains pas de monter sur les toits pour la crier. — Autant que possible, j'en agis de même quand je montre un fait, je désire qu'on

touche l'évidence du doigt, et je n'ai pas la sotte prétention d'exiger qu'en pareille matière on s'en rapporte à ma bonne foi. Au reste, pour mon compte, j'aime mieux être sûr que persuadé; je pense que les autres sont de même, et je les traite en conséquence.

M. Donné, *des Débats*, ne m'a point encore honoré d'une réponse; il y a pourtant déjà quatre jours que je lui ai écrit. Est-ce qu'il reculerait? — Cela ne m'arrangerait pas, car on ne peut vaincre sans combattre. Sans doute sa retraite équivaudrait à une défaite; mais je ne me soucie pas d'une victoire si facile : elle serait sans retentissement pour la vérité.

Adieu, mon ami,

F.

LETTRE TREIZIÈME.

Paris, ce 7 octobre 1838.

Mon bon ami,

Il paraît que M. Donné a juré de ne pas me répondre, il continue de faire le boudeur, qu'il boude! c'est encore une manière d'être prudent.

En lui écrivant pour la troisième fois, le 21 septembre, afin de le faire descendre de nouveau dans la lice, je m'étais promis de n'attendre que pendant dix jours sa réponse, et, si à cette époque elle n'était pas arrivée, de choisir un autre adversaire; il n'en manque pas, mais je les veux dignes de mes coups. Depuis quelque temps j'en avais un en vue, et l'un des plus huppés, l'illustre professeur Bouillaud! Voici mon principal grief contre lui.

Vous vous rappelez sans doute l'outrage, — et je voudrais rencontrer sous ma plume un mot plus énergique, — l'outrage que cet homme a jeté à la face de l'homœopathie et du magnétisme devant cinq cents personnes réunies dans la salle Saint-Jean, à l'occasion de l'anniversaire de la mort de Gall; eh bien! c'est delà que je pars pour engager l'attaque, ou plutôt pour continuer la défense du magnétisme et commencer celle de l'homœopathie.

Ces jours derniers l'insultante invective de M. Bouillaud m'est revenue sous les yeux en feuilletant la *Gazette phrénologique*, elle a réveillé toute mon indignation et m'a suggéré la lettre suivante que j'enverrai au provocateur en même temps que je la ferai paraître dans un journal. — Lisez :

A MONSIEUR BOUILLAUD,

Professeur de la Faculté de Médecine, médecin de l'hôpital de la Charité, membre de l'Académie royale de Médecine, président de la Société Phrénologique de Paris.

Monsieur,

Lorsqu'un homme aussi haut placé que vous l'êtes parmi les savans se prononce pour ou contre une question scientifique, il fait pencher, au moins momentanément, la balance de son côté : c'est donc un devoir pour lui de ne se décider publiquement qu'après mûre délibération; car s'il met son vote dans le plateau de l'erreur, il blesse la justice et la vérité.

Ces réflexions me sont inspirées, Monsieur, par la lecture d'un discours dans lequel vous vous mettez franchement au nombre des adversaires de l'homœopathie et du magnétisme en disant :

« Qu'on fasse un Napoléon, un Foy, un Socrate, » avec ces têtes, avec ces vases d'argile!... Qu'on » fasse un pareil miracle, et dès-lors nous convien- » drons que la phrénologie n'est qu'une chimère, » qu'un vain mot, à l'instar de ce *magnétisme*, de » cette *homœopathie* entre lesquels on n'a pas *rougi* de » la placer comme si on eût voulu renouveler pour » elle le supplice de la crucification. »

Il est inutile de vous rappeler, Monsieur, qu'un sarcasme, si *magnifiquement* habillé soit-il, n'est pas

une raison; seulement je me suis dit en voyant le vôtre passer : hier, persécutés! aujourd'hui, persécuteurs! — Quoi qu'il en soit, à moi partisan de l'homœopathie et du magnétisme, votre attaque donne le droit et impose le devoir de répondre pour neutraliser l'effet de vos paroles, pour défendre ce que je regarde comme vrai, enfin pour le propager; bien convaincu d'ailleurs que vous auriez le noble courage de vous rétracter, si l'on parvenait à vous prouver, *par des faits*, que vous vous trompez.

Dans cette lettre, je ne m'occuperai point d'homœopathie; toutefois en ma qualité de phrénologiste parlant à un phrénologiste, je dirai qu'excepté le front du général Foy, nous n'avons pas en France de front plus vaste que celui de Hahnemann; et, pour imiter un instant votre brillant langage métaphorique, j'ajouterai que ce front est fait pour ceindre le diadème de la science.

Quant au magnétisme, comme il est tout palpitant des meurtrissures qu'on lui a faites, c'est par lui que je vais commencer. Ce sera, si je parviens à vous convaincre, un titre pour essayer plus tard votre conversion homœopathique. — Cette prétention vous étonne sans doute? Eh! Monsieur, maintenant le grand Broussais lui-même est loin de médire de l'homœopathie. Vous n'aurez pas autant de chemin à faire qu'il en a fait.

A en juger par le superbe mépris que vous affi-

chez pour ce pauvre magnétisme, votre conviction qu'il n'est qu'un leurre, paraît inébranlable. Je crois pourtant avoir la puissance de changer cette conviction, par le double motif que j'ai à vous montrer des faits évidens, et que votre moralité m'est un garant que vous consentirez à les regarder de près et sans prévention aucune.

Ecoutez-moi, Monsieur; les phénomènes magnétiques, considérés sous le point de vue de leur degré de certitude, sont de deux sortes : les uns douteux, les autres incontestables; les uns qui remuent, les autres qui renversent; les uns auxquels on ne peut ajouter une foi entière que si l'on a confiance dans le magnétiseur et peut-être aussi dans le magnétisé, les autres qui stupéfient même les hommes les plus défians, les plus incrédules et les plus clairvoyans. — Les faits de lucidité médicale sont au nombre des premiers : ils ne prouvent rien qu'au malade guéri; les faits de lecture à travers un corps imperméable à la lumière sont au nombre des seconds : ils forcent ceux qui les observent à s'écrier : *Mystère!* — Avec les premiers, quoi qu'on fasse et qu'on dise, il y a toujours, pour le spectateur prévenu, matière à soupçon; avec les seconds, non. — Eh bien! Monsieur, puisque vous proclamez le magnétisme un mensonge, je vous propose, afin de vous démontrer que ce n'est pas même une erreur et que c'est au contraire une vérité, je vous propose de livrer à votre observation

judicieuse et sévère, mais impartiale, un fait de la seconde espèce; c'est-à-dire une somnambule lisant à travers une couche de coton posée sur ses yeux et un bandeau qui, composé de trois épaisseurs de velours noir, s'étend d'une tempe à l'autre et du milieu du front à l'ouverture des narines ainsi qu'à la partie des joues qui leur est de niveau. Pour éviter toute espèce d'équivoque ou de supposition, *c'est vous* qui confectionnerez le bandeau que je viens de décrire; *c'est vous* qui l'appliquerez; *c'est vous* qui le collerez avec du taffetas d'Angleterre, par son bord inférieur, aux ailes du nez, à la lèvre supérieure et aux joues; *c'est vous* qui fournirez le livre; *c'est vous* qui l'ouvrirez, sans que ni moi ni personne ne regarde la page désignée; *c'est vous* qui le placerez devant la somnambule, non sur ses genoux, mais sur un pupître; *c'est vous* qui constaterez à chaque instant que le bandeau n'est pas dérangé, que la somnambule n'y porte pas les mains et qu'elle ne fait pas de grimaces; *c'est vous* qui, pour vous assurer que le coton n'a pas varié de place, ôterez le bandeau; *c'est vous* qui l'essayerez afin d'avoir la certitude complète que, dans l'état normal, il ne permet pas la vision; *c'est vous* enfin *qui l'examinerez* pour ainsi dire pièce à pièce, fil à fil, brin à brin, à l'œil, à la loupe, au microscope, *pour que vous puissiez,* en connaissance de cause et toute sûreté de conscience, *affirmer* à haute et intelligible voix, à

l'académie, dans votre chaire et partout, *qu'aucun interstice, aucune fissure, aucune ouverture capillaire droite du plus petit diamètre, ne livre passage au plus mince rayon de lumière, et que malgré cela le phénomène de la vision s'accomplit!!!*

Telle est, Monsieur, la proposition que j'ai l'honneur de vous faire en réponse à votre sortie contre le magnétisme : je suis, ce me semble, aussi explicite que possible. Lorsque bientôt le temps du progrès homœopathique arrivera, je tâcherai de ne pas l'être moins. Quand la vérité ressemble à l'erreur ou au mensonge, il faut qu'elle soit prouvée mille fois.

Du reste, il est bien entendu que si au bout de trois essais, de trois heures chacun, l'expérience manque, je me retirerai et m'envelopperai de silence; que si au contraire elle réussit, vous la certifierez de suite par écrit; et alors, je vous l'assure, le magnétisme se réjouira d'avoir conquis à sa cause un savant de votre mérite et de votre fermeté.

Je suis sûr par avance, Monsieur, que vous accepterez ma proposition, parce que vous êtes un homme de conscience, parce que vous cherchez la vérité *quand même*, parce qu'enfin la noblesse et l'énergie bien connues de votre caractère ne me permettent pas de supposer que vous reculerez après avoir sonné vous-même la charge.

Votre attaque ayant été publique, l'équité m'autorise à rendre la défense également publique.

Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

FRAPART.
D. M. P.

P. S. Si je vous envoie ma lettre un peu de temps après le prononcé de votre discours, c'est que la somnambule sur laquelle nous devons expérimenter vient d'être malade, et qu'il m'a fallu reproduire le fait assez souvent pour mettre de mon côté la probabilité du succès. — Ici, la prudence est de rigueur.

Vous voyez, mon ami, que ma lettre est un mélange de douceur et de fermeté, de droiture et de force. Je me cramponne à mon rival, je l'enserre dans ma logique, je l'englue de mes louanges, je le force enfin, par le fréquent appel que je fais à ses sentimens moraux, à accepter le combat ou à se retirer confus. — S'il se dépêtre de là, nous verrons comment il s'y prendra. Pour mon compte, je suis déterminé, quoiqu'il arrive, à être poli jusqu'au coup de grâce : je ne veux plus fournir à personne le prétexte de faire le sourd ou le muet.

Cependant, je l'avoue, après avoir avancé que M. Broussais lui-même est loin de médire de l'homœopathie, je me donne le petit plaisir de piquer un peu M. Bouillaud en ajoutant que, pour se convertir

à cette doctrine, *il n'aura pas autant de chemin à faire que notre maître en a fait.*

Certes, je pourrais retrancher ce dernier trait; mais ne serait-ce que pour avertir mon adversaire que j'ai un dard, je crois qu'il est convenable de laisser ce trait, et je le laisse. Tant pis pour M. Bouillaud s'il ne profite pas de mon avertissement.

Quant aux quelques paroles que j'ai l'air de jeter là, comme par mégarde, sur la demi-conversion de M. Broussais à la doctrine de Hahnemann, elles ont été bien réfléchies; c'est un devoir que j'accomplis envers la vérité et l'humanité; envers la vérité, puisqu'en effet, en 1837, M. Broussais s'est abandonné, en désespoir de cause, pendant quatre mois, à l'homœopathie pratiquée par un homœopathe pur; — envers l'humanité, car l'opinion de M. Broussais, en pareille matière, a trop de poids et peut avoir trop d'influence dans le peuple des médecins et des malades pour que je néglige de la faire connaître avant que nous ayons le malheur, comme tout le fait appréhender, de perdre ce grand homme. Si j'attendais, pour parler, que ce malheur fût arrivé, j'aurais à craindre qu'on doutât de mon affirmation, et que tel partisan d'une doctrine qui a jeté tant d'éclat sur la médecine européenne, ne vînt inconsidérément m'opposer une négation que je ne serais plus alors en mesure de réfuter que par d'irrécusables preuves. Assurément, je désire éviter la controverse sur ce

point, mais je veux exercer le droit de faire savoir de la vérité tout ce qu'il est utile qu'on en sache, sans m'inquiéter du qu'en dira-t-on, du qu'en dira-t-il, ni du qu'en diront-ils. — La vérité passe avant les hommes.

Si M. Broussais était moins souffrant je ne serais pas si laconique, et à l'occasion du traitement homœopathique qu'il a suivi, je parlerais tout aussi nettement de la nouvelle doctrine médicale dans une lettre qui doit être publiée, que je lui parlais, il y a peu, de Hahnemann lui-même dans une lettre confidentielle; et pour vous prouver que M. Broussais souffre sans se fâcher qu'on ait son franc-parler avec lui sur les hommes comme sur les choses, je vais vous citer ce que je lui écrivais le 26 mai dernier :

« Ainsi que je vous l'avais annoncé, j'ai vu Hahne-
» mann, et j'ai causé seul avec lui assez long-temps.

» Comme simple observateur, je dirai seulement
» que c'est un homme âgé, sans être vieux; mais
» comme observateur phrénologiste, je dirai que sa
» face est surmontée d'un de ces fronts qu'on aime
» à contempler, et devant lesquels, quand on a dans
» l'ame la mesure du grand et du beau, on s'incline
» instinctivement bas, bien bas. En vérité, de pareils
» fronts sont rares chez nous! Et pourtant si l'Alle-
» magne a produit Gall, le grand Gall, et Hahne-
» mann; la *France médicale* a produit de son côté
» Bichat et Broussais. — Justice a été rendue aux
» uns, justice sera tôt ou tard rendue à tous; parce

« que la postérité n'oublie jamais les génies qui ne « l'ont point oubliée. »

J'ignore, mon ami, comment *in petto* M. Broussais a reçu mon apologie un peu germanique; ce que je sais seulement, c'est que la première fois que je le visitai après la lui avoir envoyée, il me manifesta le vif désir d'aller ensemble chez Hahnemann; mais la maladie est venue traverser ce projet. J'en suis fâché, j'aurais voulu voir ces deux grands hommes en présence; ils se seraient jugés, car c'est au génie seul à juger le génie! et moi leur élève et leur sincère admirateur, je me serais trouvé heureux de mettre la main de l'un dans celle de l'autre.

Adieu,
F.

LETTRE QUATORZIÈME.

Paris, ce 19 *octobre* 1838.

Mon bon ami,

Je crois vous avoir dit qu'au commencement de ce mois Mademoiselle Pigeaire a lu, couramment lu à

travers un bandeau, en présence de MM. Mauguin et de Poter. Comme on était en petit comité, on n'a point fait de procès-verbal; mais ces deux Messieurs sont prêts à certifier ce qu'ils ont vu, sans avoir peur qu'on les prenne pour des compères ou pour des dupes.

Hier nous avons eu encore une séance somnambulique. Sachant que le docteur Pariset s'y trouverait, j'avais pris soin, plus par urbanité que par précaution, de le mettre en bonne et sûre compagnie. M. d'Alton Shée, pair de France, sa sœur, le célèbre Jacotot et plusieurs autres personnes avaient été invitées. La lecture se fit attendre assez long-temps, ainsi qu'il arrive fréquemment dans les séances d'apparat; cependant au bout d'une heure le succès fut complet, à la grande stupéfaction des uns et au grand contentement des autres. Ensuite le bandeau fut essayé par tous et reconnu par tous imperméable à la lumière. Le procès-verbal rédigé, lu et adopté, j'offris la plume aux dames qui se hâtèrent de signer. — Dans toutes les questions de bonne foi, c'est de l'habileté que de choisir aussi des dames pour juges : elles donnent presque toujours aux hommes l'exemple de l'indépendance. Si cette fois le magnétisme sort victorieux de la lutte, il leur devra des actions de grâce.

Après les dames venaient les hommes, et quoique M. Jacotot fût assurément par son âge, ses travaux

et son génie le premier auquel j'aurais dû donner la plume, je la présentai à M. Pariset en lui disant d'un air quasi sérieux : « Allons, Monsieur l'académi- » cien, à votre tour. — Mon Dieu! mon Dieu! répon- » dit-il, dans ma position, il ne m'est pas possible » de signer. — Pourquoi ? — Parce que... eh ! vous » le savez aussi bien que moi. — Avez-vous vu lire » aujourd'hui à travers un bandeau ? — Oui, mais » ils me tympaniseraient si.... — Avec cette crainte, » il ne fallait pas venir; et puisque vous êtes venu, » et que vous avez vu, il faut vous exécuter. — Non, » non, je ne signerai pas, » dit-il d'une voix molle, et sans accompagnement de fixité dans le regard. — « Alors, Monsieur l'académicien, nous signerons tous » que vous ne voulez pas signer. » Puis l'abandon- nant aux réflexions que devait provoquer cette der- nière phrase, je me tournai vers M. Jacotot qui ap- posa de suite son attestation en disant : *je signe ce que j'ai vu.* — Enfin revenant à M. Pariset : allons, Monsieur, lui dis-je, pour l'amour du vrai on peut bien se laisser ou se faire un peu tympaniser; d'ail- leurs vous voyez que vous ne pouvez m'échapper. — Aussitôt il prit la plume et signa après avoir écrit ce que M. Jacotot avait dit.

Telles sont, mon ami, les marches et les contre- marches auxquelles je suis forcé d'avoir recours pour enrôler des soldats sous le drapeau du magnétisme. — Mais quelle pitié qu'un homme de cœur soit, par

le temps qui court, dans l'obligation de se servir de la ruse, — car c'est le mot, — pour faire triompher la vérité! Ah! ah! Si le plan que j'ai en tête réussit, bientôt viendra le jour où je pourrai ne plus recourir à tous ces petits moyens, que je n'emploie que comme un général d'armée emploie des espions, qu'il dédaigne et qu'il chasse quand il n'en a plus besoin.

Tout à vous,

F.

P. S. Je vais redoubler mes démarches auprès des journalistes pour que ma lettre à M. Bouillaud soit publiée.

LETTRE QUINZIÈME.

Paris, ce 26 *octobre* 1838.

Mon bon ami,

Demain vous recevrez, en même-temps que ce billet, un exemplaire du journal *le Bon Sens,* dans lequel ma lettre à M. Bouillaud a paru ce matin. Le

journaliste a cru devoir adoucir le seul trait un peu acéré qui s'y rencontrait, il a changé la phrase où, (après avoir fait pressentir que M. Broussais croit plus ou moins à l'efficacité de l'homœopathie), je dis à M. Bouillaud : « pour vous convertir à cette doc-» trine, *vous n'aurez pas autant de chemin à faire qu'il* » *en a fait* »; et il l'a remplacée par celle-ci; « *vous* » *ne devez pas croire plus que M. Broussais à l'immuabi-*» *lité de vos convictions.* » — C'est ôter le mordant de la pensée;.... Avant de lancer une flèche, c'est en casser la pointe.

Vous voyez que l'insertion de ma lettre s'est encore fait attendre plus long-temps que celle de ma réponse à M. Donné : je suis cependant loin d'avoir ménagé mes pas! mais c'est qu'aussi mon épître est un peu longue, c'est que les journalistes sont accablés de préoccupations politiques, c'est que le magnétisme ne les intéresse que bien médiocrement ou pas du tout, c'est que beaucoup d'entre eux ne visent qu'aux effets de presse, c'est qu'enfin et d'ailleurs il a toujours été et il sera toujours cent fois plus difficile de mettre en circulation une idée, même la plus féconde, que de propager une nouvelle, même la plus insignifiante, — une batterie d'ivrognes, par exemple; — et ce n'est pas la faute des journalistes, c'est celle des lecteurs.

En outre, ces messieurs me blâment de prendre, dans cette article, la défense de l'homœopathie et de me déclarer pour la doctrine de Gall : ce triple titre

d'homœopathe, de phrénologiste et de magnétiseur ne les rend pas soucieux d'ouvrir leurs colonnes à un écrivain qui remue tant de questions, qui menace tant d'intérêts, qui réveille tant de passions, qui soulève tant d'inimitiés, qui provoque tant d'adversaires! — Eh! mon Dieu, s'ils savaient où je veux conduire la médecine! que diraient-ils donc et que feraient-ils donc?..... Ils me maudiraient et ils me lapideraient!..... Si on lapidait et si l'on maudissait encore. — Du reste, je le comprends, tous les hommes, quelque distingués soient-ils, médecins ou autres, qui n'ont aucunement dirigé leurs études dans le même sens que moi, doivent me tenir pour fou; et j'accorde que je le suis véritablement, si seulement l'une de ces trois découvertes, — le magnétisme, la phrénologie et l'homœopathie, — que le génie de l'Allemagne a enfantées à la fin du 18^{me} siècle pour grandir dans le 19^{me} et être fertiles à tout jamais, si, dis-je, l'une de ces trois découvertes est une erreur.

Adieu,

F.

P. S. Ce n'est que ce matin que j'ai envoyé ma lettre à M. Bouillaud, puisqu'elle n'a pu être publiée que ce matin.

SEIZIÈME LETTRE.

Paris, ce 27 octobre 1838.

Mon bon ami,

M. Bouillaud ne se fait pas attendre : hier je lui ai écrit, aujourd'hui il me répond, j'aime ça; — mais avant de commenter sa lettre, je vais vous la communiquer :

» 27 *Octobre* 1838.

« Monsieur et très-honoré confrère,

» J'ai reçu et lu attentivement la lettre que vous » m'avez fait l'honneur de m'écrire. Sans doute, » Monsieur, si quelqu'un des adeptes de Mesmer était » capable de me convertir, ce serait vous, mais, en » conscience, vous sentez-vous assez de puissance et » de foi pour convertir un incrédule tel que moi ? » *Mahomet* du magnétisme, n'est-il pas de *Zopire* que » vous ne puissiez faire croire à vos miracles ? en ce » cas, il vaudrait mieux s'adresser à l'académie de » médecine ou même à l'institut.

» Vous avez raison de dire, Monsieur, que c'était » pour moi un devoir de ne pas me prononcer pu-

» bliquement contre *le magnétisme de votre seconde* » *espèce*, c'est-à-dire *miraculeux*, sans mûre délibé- » ration, et comme j'ai religieusement accompli ce » devoir, c'en est fait de moi, je le sens, je mourrai » dans l'impénitence finale. Du reste, refutez *publi-* » *quement* mes opinions telles que je les ai dévelop- » pées, non pas dans le discours dont vous parlez, » mais dans le long article *Magnétisme du dictionnaire* » *de médecine et de chirurgie pratiques*; réfutez, dis-je, » ces opinions, si vous le pouvez, c'est votre droit et » le devoir d'un fidèle croyant. Quant au nouveau » *sujet* magnétique dont vous me parlez et qui vous » semble destiné à opérer le grand-œuvre de ma » conversion, je ne refuse point d'assister à ses mi- » racles. Toutefois, s'il m'arrivait après les avoir *vus* » de vous répondre par cette fameuse doctrine d'un » philosophe de mon espèce : *je le crois parce que vous* » *l'avez vu*, MAIS SI JE L'AVAIS VU JE NE LE CROIRAIS » PAS, si, dis-je, je vous répondais dans ce sens, » qu'auriez-vous à m'objecter? l'expérience que vous » m'annoncez ne saurait prouver en effet une *impos-* » *sibilité physique*, telle que la vision sans le secours » des yeux, et comme je l'ai dit à l'académie, quand » il s'agit de pareils faits, il faut se comporter à la » manière de l'académie des sciences, quand on lui » annonce qu'on a trouvé la *quadrature du cercle*.

» Mais en voilà trop sur un sujet dont je ne me » serais peut-être pas occupé à l'occasion d'une simple

» lettre, si cette lettre n'eût été d'un confrère qui » m'est connu sous d'honorables rapports et dont les » intentions sont exprimées en termes si flatteurs.

» Agréez, Monsieur, l'expression de ma » considération distinguée,

» J. Bouillaud ».

P. S. « Si l'expérience que vous me proposez a » lieu, je désirerais que ce fût chez moi et en pré- » sence d'une commission dont les membres seraient » choisis en partie égale par vous et par moi. »

Telle est mon ami, la réponse de M. Bouillaud : vous voyez qu'il en agit un peu lestement avec moi. — Il croit sans doute m'accabler en m'appelant *adepte de Mesmer! vrai croyant! Mahomet du magnétisme!* — Pauvre jouteur inexpérimenté, il a oublié de mesurer son adversaire. — Laissez-moi marcher, M. Bouillaud, et vous verrez ce que votre médecine deviendra d'ici à quelque lustres : il est temps enfin d'en finir avec une science qui a décimé notre race, et qui depuis Hippocrate jusqu'à vous, a tué plus d'hommes que tous les conquérans, depuis Alexandre jusqu'à Napoléon. — Et ce n'est pas une hyperbole que j'énonce... excepté les *benêts*, vous le savez tous aussi bien que moi.

M. Bouillaud me renvoie à son long article Magnétisme du dictionnaire de médecine : nous le lirons; mais à en juger par la logique serrée dont Monsieur

l'académicien me gratifie, cela doit être joliment raisonné. — Et que dites-vous, mon ami, de son *si je l'avais vu, je ne le croirais pas?* — Vraiment il est impossible de mieux prêter le flanc. Mais je suis généreux, et quoique Monsieur le professeur me traite de la cime de son orgueil, j'aurai de la pitié pour lui. —Pourquoi pas?.. il a bien eu de l'insolence pour moi.

Cependant il accepte; mais n'est-il pas évident que son acceptation n'est qu'une ruse, une vraie dérision, un refus déguisé? et la preuve, c'est que tout en me demandant que l'expérience se fasse chez lui et devant une commission, il m'annonce positivement qu'il ne croirait pas, même quand il verrait; ce qui signifie qu'il n'attesterait pas, même ce qu'il aurait vu.

Un tel détour soulève mon indignation, et je ne sais quel nom lui donner.... mais je sens que cela ne s'appelle ni de la loyauté, ni du courage.

Adieu, je vais répondre à cet homme; toutefois je veux d'abord sortir, afin de mettre mon esprit à un autre diapason; l'intérêt de ma cause l'exige : non que je pense qu'il ne faille jamais parler à ses ennemis qu'avec du miel dans la bouche, mais parce que la violence est une arme qu'il ne faut employer qu'à la dernière extrémité.

Adieu,

F.

LETTRE DIX-SEPTIÈME.

Paris, ce 29 octobre 1838.

Mon bon ami,

Avant-hier, comme je vous l'annonçais, je suis sorti pour me distraire et donner un tour plus calme à mes idées. — En rentrant chez moi je me suis mis à l'ouvrage, et après avoir esquissé ma réponse à M. Bouillaud, j'ai fait prier Madame Pigeaire de venir en prendre connaissance; car je ne puis m'engager sans son consentement, puisque c'est elle qui magnétise sa jeune demoiselle.

Convaincu que j'avais affaire à un *biaiseur*, et voulant lui ôter tout prétexte de m'opposer une fin de non-recevoir, mon intention était d'en passer par les deux exigences nouvelles qu'il m'imposait. — Battu chez lui et devant témoins, il ne devait en être que plus complètement battu,.... en supposant même qu'il poussât la déloyauté jusqu'à ne pas vouloir signer ce qu'il aurait vu. Néanmoins il m'a été impossible d'obtenir cette concession de Madame Pigeaire; elle accepte une commission, mais elle refuse d'aller chez un homme qui s'est posé d'avance comme le détracteur acharné du magnétisme.

Aujourd'hui je comprends la répugnance de cette dame qui pense à sa fille, tandis que je ne songe qu'à la victoire. Elle n'a donc pas tout-à-fait tort, et son instinct maternel doit l'avoir mieux inspirée que ma réflexion ne m'eût servi; car peut-être qu'en me rendant chez M. Bouillaud avec Mademoiselle Pigeaire, c'eût été me fourrer avec le magnétisme dans un guêpier. — Il faut être bien sûr de la noblesse d'un ennemi, pour se livrer à lui. — *Non erat hìc locus.*

Finalement, j'ai dû refondre ma lettre; la voici :

« *Paris, ce* 28 *octobre* 1838.

« Monsieur,

» J.-J. Rousseau a eu raison d'écrire : les savans » ont moins de préjugés que les ignorans, mais ils » tiennent davantage à ceux qu'ils ont. — Cependant, » quoique vous en disiez, je suis complétement per- » suadé que vous ne prenez pas les limites de votre » intelligence pour les limites du possible, et que « vous ne pensez pas qu'il soit raisonnable de rejeter » un fait comme absurbe, uniquement parce qu'il » est extraordinaire et qu'il étonne. Certes, dans » l'état actuel des sciences physiques, on ne peut » point admettre théoriquement le phénomène de la » vision à travers un bandeau opaque; mais si ce » phénomène est vrai, que répondre? rien, si non » que la théorie actuelle est fausse ou incomplète. Un » fait bien constaté, bien avéré, n'est-il pas un » argument cent fois plus fort que tous les raisonne-

» mens les plus sensés? et si, en définitive, la con-
» viction ne doit avoir pour base que l'évidence la
» plus entière, un fait, quelqu'extraordinaire qu'il
» paraisse, aussitôt qu'il n'est pas contradictoire,
» ne doit-il pas au moins provoquer le doute dans
» l'esprit d'une personne de sens et de bonne
» foi, lorsqu'il est affirmé par des personnes de
« bonne foi et de sens? Or, le fait annoncé n'est
» point contradictoire, et les hommes qui l'af-
» firment, en supposant par impossible que le témoi-
» gnage de leurs sens les ait tous trompés, ont un
» nom à l'abri du dédain et du soupçon; donc, à
» moins de croire fermement à sa propre infaillibi-
» lité, on ne peut refuser de les entendre sans s'expo-
» ser à subir, devant le public, les conséquences
» d'un semblable refus; *devant le public* que la liberté
» de la presse a institué juge en dernier ressort de
» toutes les questions de bonne foi. — Mais j'aurais
» mauvaise grâce à insister, puisque vous consentez
» à voir. Il est vrai que vous me conseillez de m'a-
» dresser à l'académie de médecine ou même à l'ins-
» titut plutôt qu'à vous. — Mille remercimens, Mon-
» sieur, de votre conseil; néanmoins je ne le suivrai
» pas. — L'homme, quelque fort qu'il soit, qui s'ex-
» pose à lutter contre les passions des sociétés plus ou
» moins savantes, ne connait pas la puissante influence
» des nombreuses réunions sur les instincts de l'hom-
» me, et en particulier sur ses instincts de bas étage!

» les combattre, c'est se briser. Non, Monsieur, ce » n'est pas en masse que je vous attaquerai pour faire » triompher le magnétisme; c'est corps à corps, c'est » pied à pied, et devant le peuple. Vous le dirai-je » même? je ne me trouve pas mal d'une pareille tac- » tique, car déjà j'ai les signatures de MM. *Orfila*, » *Pariset, Guéneau de Mussy, Adelon, Bousquet, Réveillé-* » *Parisse, Ribes*, tous membres de l'académie de » médecine; j'ai aussi celles de *Georges Sand*, de » Madame *Marliani*, de Madame *Aimée Reybaud*, de » M. *d'Alton Shée* (pair de france), *de sa sœur*, de » M. *Jacotot père*, des docteurs *Kühnholtz, Baldou*, » *Brochin, Montègre, Berna* et *Jacotot fils;* de M. *Léon* » *Faucher* (du Courrier), de M. *Albéric Second* (du » Charivari), de M. *Lesseps* (du Commerce), de » MM. *Justin Maurice* et *Grimaldi* (du Nouvelliste), de » M. *Delrieu* (du Siècle), de MM. *Bazille, Mialle, Cu-* » *ninghame, Bernard de la Fosse, Bonelli* et *Lafarge;* » enfin je suis autorisé à citer M. *Mauguin* (député), et » M. *de Poter*. — A la vérité la plupart de ces gens-là, » aux yeux des académiciens, ne sont que des gens du » monde, c'est-à-dire des ignorans. — Je voudrais » être un ignorant de leur espèce.

» J'arrive aux conditions de l'expérience : je les » ai catégoriquement formulées dans la lettre que » j'ai eu l'honneur de vous envoyer avant-hier et qui » a été publiée le même jour dans le journal le *Bon* » *Sens*. Il me semble que je ne me suis pas montré

» avare de précautions prises à mon détriment, et que
» je vous ai fait la partie aussi belle que possible;
» cependant aujourd'hui vous exprimez le désir d'a-
» jouter deux autres précautions : la première, que
» l'expérience se fasse chez vous; la seconde, qu'elle
» se fasse devant une commission. — Voici ma ré-
» ponse : je ne puis souscrire à ces deux propositions,
» qui assurément de votre part ne sont pas un faux-
» fuyant, non qu'elles me répugnent, mais parce
» que si j'entrais une fois sur le terrain des conces-
» sions, ce serait à n'en jamais sortir. L'exposé des
» précautions à prendre est clairement tracé; je n'irai
» point au-delà, je ne resterai point en deçà, jusqu'à
» ce qu'on m'ait démontré que je suis dans l'injuste.
» — Du reste, Monsieur, parmi les académiciens,
» c'est vous plus particulièrement que je tiens à con-
» vaincre; parce que, comme phrénologiste, c'est en
» votre probité scientifique que j'ai plus particulière-
» ment confiance. D'autres signatures n'augmente-
» raient pas la valeur de la vôtre, et une commis-
» sion n'ajouterait rien à votre talent d'observateur.
» Croyez-le bien, Monsieur, pour le cas à vérifier,
» il ne faut que des yeux, de la loyauté et un peu
» de courage pour proclamer ce qu'on a vu; mais
» surtout il ne faut pas commencer par argumenter
» contre *la chose* qu'il s'agit d'examiner. — Quant
» au local, que l'expérience ait lieu chez vous, chez
» moi, ou ailleurs, qu'est-ce que cela peut prouver?

» l'important n'est-il pas que vous fournissiez le livre, » et que je n'y touche pas? — Cependant, pour mi- » liter en faveur de mon opinion, si besoin est, je » vous ferai observer qu'il y a tel salon, le vôtre, » par exemple, dans lequel vous avez les coudées » plus franches que dans tel autre, celui du roi, je » suppose. Pourquoi n'en serait-il pas de même pour » une somnambule? — Pauvres savans! qu'en sa- » vons-nous, et que savons-nous? — Au surplus, » Monsieur, je crois avoir prévu toutes les exigences, » avoir fait toutes les concessions voulues par le sens » commun, et si j'insiste encore, c'est que vos anté- » cédens me font présumer que vous n'entrerez dans » la nouvelle carrière d'investigations que je vous » ouvre, qu'avec l'amour de la vérité, et bien résolu » à laisser les petites passions aux petits esprits.

» Il me reste, Monsieur, à réclamer de votre com- » plaisance l'explication d'une phrase de votre lettre, » la voici : — « Que m'objecteriez-vous, s'il m'arrivait, » *après avoir vu,* de vous répondre par cette fameuse » doctrine d'un philosophe de mon espèce : *je le* » *crois parce que vous l'avez vu;* MAIS SI JE L'AVAIS VU » JE NE LE CROIRAIS PAS. » — A cela je n'aurais rien » à répondre, Monsieur, si ce n'est que je ne suis » pas un philosophe de votre espèce. — Quoiqu'il en » soit, vos paroles signifient-elles que si vous obser- » viez le fait en question, vous ne l'attesteriez pas, » parce que vous ne pourriez croire à une impossi-

» bilité physique? — S'il en est ainsi, veuillez le » dire; je lâcherai prise et le public jugera entre vous » et moi, ou plutôt entre les académiciens et les » magnétiseurs. S'il en est autrement, comme je le » suppose, convenons dès aujourd'hui que vous cer- » tifierez, séance tenante, les faits qui se seront pas- » sés en votre présence, quels qu'ils soient, vrais, » faux ou douteux. C'est justice.

» Vous voyez, Monsieur, que je suis toujours » explicite : je vous enferme dans un cercle, mais je » m'y place aussi; je ne vous laisse pas d'échappa- » toire, mais je n'en garde pas non plus; enfin je » vous offre la glorieuse occasion d'abattre le magné- » tisme si c'est un mensonge, mais je saisis celle de » le faire triompher si c'est une vérité. — Ces deux » rôles sont également beaux, et nous ne les aban- » donnerons pas, sous peine de prouver à tous ceux » qui nous regardent que nous préférons l'intérêt de » notre profession à celui de la vérité. — Après 54 » ans d'attente au profit du doute, il est temps que » le vrai jaillisse, de quelque côté qu'il se trouve.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma « considération distinguée,

» FRAPART. »
D. M. P.

Telle est, mon ami, ma réplique à M. Bouillaud. — C'est une lettre bien longue pour une bien courte, et une lettre bien polie pour une qui ne l'est guère. Je crains pourtant encore que l'illustre professeur

ne prenne la mouche en lisant les mots suivans que j'ai presque copiés dans sa lettre : *Il ne me resterait qu'à vous dire, Monsieur, que je ne suis pas un philosophe de votre espèce.* — J'avais si peu de temps pour lui répondre que je n'en ai pas eu assez pour supprimer ce trait d'autant plus piquant qu'il m'était fourni par mon adversaire lui-même; et certes mon adversaire ne me le pardonnera pas, parce qu'on ne pardonne pas à celui qui vous désarme, quelque généreux qu'il soit. — Cependant Dieu sait combien, dans cette lettre que vous venez de lire, je me montre généreux envers M. Bouillaud! car vous, mon ami, et quelques autres phrénologistes, qui parfois m'avez vu manœuvrer avec mes masses latérales, vous devez comprendre que si les masses supérieures y eussent consenti j'aurais frappé à bras raccourcis et à poings fermés sur l'individu qui osait échanger de plates railleries contre une lettre pleine de convenance et de dignité; et que si je ne l'ai pas fait, c'est que je n'ai pas voulu risquer de compromettre momentanément, comme avec M. Donné, le sort du magnétisme : j'ai préféré rester impassible. Je connais toutes les souffrances et, quand il le faut, je sais comprimer mon indignation; je laisse aux faibles la colère à tout propos, et garde à mon service la colère à propos.

Tout à vous,

F.

LETTRE DIX-HUITIÈME.

Paris, ce 30 *octobre* 1838.

Mon bon ami,

Décidément M. Bouillaud tient plus à se montrer habile à la riposte qu'à démontrer qu'il a raison. — La preuve qu'il est habile à la riposte, c'est que dès hier j'ai reçu réponse à ma lettre de la veille; et la preuve qu'il s'inquiète peu d'avoir raison, c'est qu'il me répond ce qui suit. — Lisez, je vous fais juge.

« *Paris*, 28 *octobre* 1838.

» Monsieur,

» Voici mon dernier mot : *je ne crois pas* et *je ne* » *croirai jamais* que l'on *voye sans le secours de ses yeux.* » Ce n'est point, comme vous le dites, parce que pa- » reille chose est *extraordinaire*, que *je n'y crois pas* et » *n'y croirai jamais*, c'est parce qu'elle est *surnaturelle* » et qui pis est *contre-naturelle*. Je crois, au contraire, » à beaucoup de faits extraordinaires. Il ne siérait » pas d'en agir autrement à celui qui, depuis quel-

» ques années, a découvert des faits et obtenu des » résultats *assez extraordinaires* pour avoir excité la » surprise ou même *l'incrédulité* de bien des person- » nes. Mais ces faits et ces résultats, s'ils sont *extra-* » *ordinaires*, ne sont ni *surnaturels* ni *contre-naturels*.

» Je ne trouve pas mauvais, Monsieur, que vous » teniez à vos conditions pour l'expérience projetée, » mais vous ne devez pas trouver mauvais que je » tienne aux miennes, et j'y tiens. Je pense que là » se terminera notre correspondance magnétique. Je » répète donc une dernière fois, comme je l'ai dit » dans un article sur ce sujet, qu'il y a dans ce » qu'on désigne sous le nom de magnétisme, 1° des » faits très-curieux, très-extraordinaires, auxquels je » crois ainsi qu'à bien d'autres, *sans les comprendre;* » 2° des faits non pas seulement extraordinaires, » mais *surnaturels* ou *contre-naturels*, auxquels je ne » crois pas, et si je n'y crois pas ce n'est point parce » que je ne les comprends pas, c'est parce qu'ils » sont *évidemment*, *clairement*, *physiologiquement* im- » possibles, comme la quadrature du cercle est » *géométriquement* impossible, comme la pierre philo- » sophale est *chimiquement* impossible.

» Voilà ma profession de foi, *mon credo*, *mon évangile*. » Il n'y a là ni *préjugés*, ni *passion*, ni *prévention*, ni *acadé-* » *micien*, ni *professeur*. Je n'ai jamais été disposé à pen- » ser par les autres, et aujourd'hui, moins que jamais, » on ne serait autorisé à m'adresser un pareil reproche.

» Tout entier à l'étude, à l'enseignement et à la pra-
» tique de cette médecine *exacte*, pour laquelle j'ai
» été honoré de suffrages autres que ceux des *acadé-*
» *mies*, je laisse à d'autres le soin d'examiner désor-
» mais les questions de l'ordre purement *magnétique*
» ou *homœopathique*. Le soleil de la liberté scientifique
» luit pour tout le monde ; je réclame pour moi l'im-
» prescriptible droit dont j'ai usé jusqu'ici en cette
» matière, et je ne le réclame pas moins pour les
» autres.

» Agréez, Monsieur, la nouvelle assurance
» de ma considération distinguée,

» J. Bouillaud. »

Telle est, mon ami, la manière expéditive que M. Bouillaud emploie pour couper court à une discussion qu'il a lui même provoquée par un outrage public; car on peut ainsi appeler les paroles qu'en sa qualité de président de la société phrénologique il a prononcées contre le magnétisme et l'homœopathie, le 29 août dernier. Mais quoiqu'il m'écrive assez cavalièrement, « *Je pense que là se terminera notre cor-*
» *respondance magnétique,* » je n'obéirai à cette notification expresse qu'après avoir pris conseil de la réflexion et pesé les intérêts du magnétisme. — D'ailleurs avant de répondre, si je m'y décide, il faut que j'aie la clef du passage suivant : « *je crois à beau-*
» *coup de faits extraordinaires. Il ne siérait pas d'en agir*

» *autrement à celui qui, depuis quelques années, a* » *découvert des faits et obtenu des résultats assez extra-* » *ordinaires pour avoir excité la surprise ou même l'in-* » *crédulité de bien des personnes.* » — Voilà qui m'embarrasse; est-ce que par hasard M. Bouillaud serait a mon insu, un grand homme, un génie? dans tous les cas, il parait avoir une confiance illimitée dans son propre mérite, et probablement elle est sincère.

Il faut aussi que je puisse m'expliquer ces mots : *médecine* EXACTE !..... Signifient-ils que l'honorable académicien marche dans les rangs de ces nobles rêveurs, qui croient à l'exactitude d'une médecine quelconque? — Ce serait singulier. — Il est vrai que tous ou presque tous les savans, depuis les astronomes jusqu'aux médecins et peut-être jusqu'aux diplomates, ont ou semblent avoir cette opinion de la science qui les fait vivre. — C'est à pouffer de rire! — Socrate était plus modeste lorsqu'il disait à ses disciples : « *tout ce qu'on m'a enseigné, toutes les sciences* » *humaines que j'ai étudiées et approfondies, toutes* » *les recherches enfin que j'ai faites sur le principe et* » *l'essence des choses, ne m'ont servi qu'à savoir que je* » *ne savais rien.* »

Du reste, quant à la médecine exacte, et moi aussi, je l'avoue, j'y croyais dans l'âge des déductions rapides, absolues, inconsidérées; mais après être resté pendant 18 ans presque toujours malade, j'en ai bien rabattu. A ce sujet, je me souviens qu'en 1830, au

sortir d'une longue maladie, j'eus avec un ancien condisciple la conversation suivante : « Eh ! bien, » confrère, me dit-il, où en sont vos convictions » médicales ? êtes-vous toujours parmi les ardents ? » Voyons, que pensez-vous maintenant de notre belle » science ? — D'abord, permettez-moi de vous rap- » peler, lui répondis-je, qu'en médecine comme en » politique on n'a que des opinions et point de con- » victions. — Comment, vous en êtes-là ? — J'en suis » plus loin encore ! — Où donc ? — Je vais tâcher en » formulant nettement ma pensée, de vous le dire. » Écoutez :

» Médecine ! pauvre science !
» Médecins ! pauvres savans !
» Malades ! pauvres victimes !

» — Vous êtes sévère. — Non, je ne suis que vrai, » et je puis l'être, car j'ai le triste avantage d'être » habituellement malade en même-temps que méde- » cin.... Victime et bourreau ! »

Voilà, mon ami, ce que je disais il y a huit ans; et depuis lors mon incrédulité n'a fait que croître. Aujourd'hui, après bien des oscillations, je suis définitivement renégat de la *médecine scientifique*, mais apôtre de la *médecine naturelle;* de cette médecine que Dieu a donné à tous les êtres organisés, et dont il n'a certes pas dépouillé l'homme tout seul, quoique l'homme seul en ait presqu'entièrement perdu la

trace par les progrès de la civilisation, et peut-être encore plus par ceux de la démoralisation qui marche à sa suite; puisqu'il est vrai de dire que les peuples et les pays les plus démoralisés et les plus civilisés sont ceux où il y a le plus de médecins, et pourtant aussi, toutes choses égales d'ailleurs, le moins de vieillards.

Je passe au dernier dire inintelligible de M. Bouillaud. Après avoir parlé de ce qu'il nomme la *médecine exacte*, il ajoute : *c'est pour elle que j'ai été honoré de suffrages autres que ceux des académies.* — Ceci est encore pour moi une énigme dont il me faudra chercher le mot..... Toutefois il paraît certain que le célèbre professeur à été revêtu, sans que je m'en doutasse, de quelque distinction nouvelle. Quelle est cette distinction si précieuse, qu'il s'en pavane plus que des suffrages académiques? — Je n'en sais rien, et ne suis pas étonné de n'en rien savoir, car il y a tant d'acteurs de toute espèce sur cette scène tumultueuse qui s'appelle Paris, que pour y être vu seulement de ses voisins, il faut monter sur des échasses, et que pour y être entendu seulement trente pas à la ronde, il faut crier bien fort. — Il est vrai que la voix a plus de portée quand l'orateur est grimpé sur des tréteaux; et par *tréteaux* je comprends toute espèce de place élevée, comme qui dirait une académie, une chaire, une tribune, d'où l'on peut parler haut et se faire entendre au loin. — Quoiqu'il en soit, rien

de M. Bouillaud n'est arrivé récemment jusqu'à moi, et j'ignore ses nouveaux titres à la gloire; pour les connaître, j'irai aux renseignemens, et s'il y a lieu, je m'inclinerai.

En attendant, je me trouve heureux de posséder deux autographes de mon *Zopire*. — Pour lui rendre et me faire justice je pourrais les publier en regard des lettres que je lui ai écrites; mais il y a des remèdes que la charité ne permet d'employer que pour faire un grand bien ou pour éviter un grand mal : je n'aurai recours à celui-là que si jamais la cause du magnétisme l'exige.

Adieu, mon ami,

F.

LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Paris, ce 2 novembre 1838.

Mon bon ami,

Pendant plusieurs jours je me suis démandé si je devais répondre ou ne pas répondre à M. Bouillaud; le parti était difficile à prendre : d'un côté j'éprouvais une grande envie de donner à mon honorable adver-

saire une leçon de *politesse*, de *modestie*, de *bon goût* et de *logique*. — De *politesse*, car il n'est pas *poli*, en parlant à un homme, de l'appeler *adepte de Mesmer! Mahomet du magnétisme! fidèle croyant!*.... De *modestie*, car il est *peu modeste* de dire : « *j'ai découvert des* » *faits et obtenu des résultats assez extraordinaires pour* » *avoir excité la surprise ou même l'incrédulité de bien* » *des personnes*..... » De *bon goût*, car il est de *mauvais goût* de dire : « *Quand il s'agit de pareils faits, il* » *faut se comporter à la manière de l'académie des* » *sciences, quand on lui annonce qu'on a trouvé la qua-* » *drature du cercle*..... » De *logique* enfin, car il est *illogique* de dire : « *Si je ne crois pas à ces faits, c'est* » *parce qu'ils sont physiologiquement impossibles.* » — Et d'un autre côté je comprenais que pour étreindre mon homme comme il le mérite, il me faudrait tailler profondément dans le vif de son amour propre. M'en étant senti le courage, je me suis mis à l'œuvre : j'ai commencé par la leçon de logique, elle est terminée, et tout-à-l'heure j'allais l'envoyer à M. Bouillaud, lorsque je me suis ravisé en pensant que, pour le moment, cela est chose inutile. L'à-propos, en effet, est un des premiers élémens du succès, et si pour le saisir il faut quelquefois se hâter, quelquefois aussi il faut l'attendre. Ici, c'est à ce dernier parti qu'il convient de recourir, car on ne doit s'élancer sur un ennemi que quand il est à portée et quand on a de quoi le battre.

Ce n'est donc pas à M. Bouillaud que j'adresserai l'analyse de sa lettre, — je veux qu'il me tienne pour rossé à noir, — c'est à vous. Je vous fais passer ma première réfutation ; ce soir je me mettcrai à la seconde, et déjà elle fermente dans ma tête.

Adieu, mon ami,

Tout à vous,

F.

P. S. Demain nous avons une séance chez madame Pigeaire.

LE DOCTEUR FRAPART

A M. LE PROFESSEUR BOUILLAUD.

Paris, ce 2 novembre 1838.

Monsieur,

J'ai reçu votre dernier mot, et quoiqu'il ne demande pas de réponse, je crois cependant devoir vous soumettre quelques unes des nombreuses réflexions qu'il m'a suggérées.

1° Vous dites : « *Je ne crois pas et ne croirai jamais » que l'on voye sans le secours de ses yeux.* »

Vous avez mal interprété le texte de ma lettre,

Monsieur : Je n'ai pas prétendu que je vous montrerais un fait de vision sans le secours des yeux, mais de vision à travers un bandeau appliqué sur les yeux. — N'ayant point eu l'occasion d'observer le premier de ces phénomènes, je m'abstiens d'en parler : je ne le nie pas, je ne l'affirme pas, j'attends, je cherche, je regarde, et si jamais je le vois, j'y croirai; car j'ai pour principe de croire ce que je vois, ou ce que je comprends : quand je comprends je n'ai pas besoin de voir, et quand je vois je n'ai pas besoin de comprendre. Seulement je tâche d'être certain d'avoir bien compris ou d'avoir bien vu; et je sais parfaitement qu'une telle certitude n'est pas toujours facile à acquérir.

2° Vous dites : « *Ce n'est point parce que pareille* » *chose est extraordinaire que je n'y crois pas et n'y* » *croirai jamais, c'est parce qu'elle est surnaturelle et* » *qui pis est contre-naturelle.* » — Puis, plus loin vous reproduisez la même pensée en ajoutant : — « *Je ne* » *crois pas à ces faits parce qu'ils sont évidemment, clai-* » *rement, physiologiquement impossibles, comme la qua-* » *drature du cercle est géométriquement impossible, comme* » *la pierre philosophale est chimiquement impossible.* »

En attribuant aux mots *surnaturel* et *contre-naturel,* la même signification qu'au mot impossible, voici ma réponse :

Il n'appartient à qui que soit, même au génie le plus vaste, de tracer les limites du possible, parce

que le possible est infini comme l'espace et la durée; et quoique nous l'ayons pour ainsi dire *encerclé* dans nos théories, à chaque instant il les dépasse et se rit de nous. D'ailleurs l'expérience ne nous apprend-elle pas que ce qui paraît impossible aujourd'hui sera peut-être évident demain?..... Ainsi de la découverte de l'Amérique, ainsi de la poudre à canon, ainsi de la circulation du sang, ainsi du galvanisme, ainsi de la boussole, ainsi de l'imprimerie, ainsi du paratonnerre, ainsi des aérostats, ainsi de la vaccine, ainsi des médicamens infinitésimaux, etc., etc., etc.; — et la raison ne nous dit-elle pas qu'il n'y a d'absolument faux que ce qui est contradictoire, et d'absolument vrai que ce qui est évident. Ainsi l'on peut dire qu'il est nécessairement impossible d'observer un triangle sans trois angles, ou un bâton sans deux bouts, parce que ces faits sont contradictoires; mais on ne peut pas dire qu'il est nécessairement impossible d'observer un homme qui lit par la nuque, un autre qui entend par l'épigastre, un troisième qui voit à cent lieues, un quatrième qui prédit l'avenir, un cinquième qui est insensible à la douleur, un sixième qui décrit son mal ou celui des autres, enfin un septième qui a l'instinct des remèdes. — Non, nul ne peut dire, sous peine de lèse-raison, que ces faits sont évidemment impossibles, parce que nul n'a le droit ni la puissance de dire au possible : *tu n'iras pas jusque-là!*

A la vérité, ces phénomènes sont fort extraordinaires; toutefois sont-ils plus étonnans, plus merveilleux, plus incompréhensibles, plus mystérieux, plus inexplicables que ceux que nous remarquons chaque jour? Dans la nature, tout n'est-il pas mystère, tout n'est-il pas merveille? mais il y a des merveilles qui courent les rues, et d'autres qui sont peu communes. On s'imagine comprendre les premières parce qu'on les voit sans cesse, et on nie les dernières parce qu'on ne les voit que rarement; et pourtant on ne conçoit ni les unes ni les autres, on les constate, voilà tout. Pour moi qui pense que ce qu'il y a de plus difficile, — après comprendre, — c'est de s'apercevoir que l'on ne comprend pas, j'avoue que je ne conçois pas plus comment et ne sais pas plus pourquoi, par exemple, la matière nerveuse qui est dans l'oreille entend et ne voit pas, que je ne sais pourquoi et ne conçois comment la matière nerveuse qui est dans l'œil voit et n'entend pas. La vision par l'œil et l'audition par l'oreille sont deux phénomènes que je ne comprends pas, et auxquels je crois parce que je les ai vus; mais je croirais aussi fermement à la possibilité de la vision autrement que par les yeux, et de l'audition autrement que par les oreilles, si j'avais constaté ces phénomènes assez fréquemment et assez scrupuleusement, pour être bien sûr que je ne suis la dupe ni d'une jonglerie, ni d'une illusion; en d'autres termes, ni d'un autre, ni de moi.

Du reste, Monsieur, je sais tout aussi bien que le premier venu que ces faits n'ont pas encore passé sous le joug de la science, et qu'ils sont, comme vous le dites, *physiologiquement impossibles*; mais en supposant leur évidence *indéniable*, — et pour quelques observateurs on assure que ce n'est pas une supposition, — cela prouve, contrairement à votre avis, que ce qui est au-dessus de la science n'est pas pour cela au-dessus du possible. Au surplus, il n'y a pas de science achevée, il n'y en a pas même qui puisse l'être; parce que le progrès est éternel dans l'humanité, comme le mouvement l'est dans l'univers.

Pardon, Monsieur, de vous écrire une dernière fois malgré votre désir si gracieusement exprimé par ces mots : « *j'espère que là se terminera notre correspondance.* » !!! Mais je le fais pour l'honneur de la logique.

Recevez de nouveau, Monsieur, l'assurance de ma considération distinguée,

» FRAPART.
D. M. P.

LETTRE VINGTIÈME.

Paris, ce 6 novembre 1838.

Mon bon ami,

Je connais maintenant l'interprétation qu'il faut donner aux passages obscurs du dernier mot de mon très-honoré confrère; je vais vous la livrer en procédant avec ordre, concision et clarté.

1° M. Bouillaud dit : « *J'ai découvert des faits et* » *obtenu des résultats assez extraordinaires pour avoir* » *excité la surprise ou même l'incrédulité de bien des* » *personnes.* »

Cela signifie : *C'est moi, Jean Bouillaud, qui le premier ai eu l'audace d'employer contre certaines maladies, cette médication jugulante qui consiste à pratiquer ce que je nomme des saignées coup sur coup.*

Ce n'est pas ici le cas d'examiner si les prétentions de M. Bouillaud à la priorité de ce mode de traitement sont fondées, ni si la doctrine d'où ce mode de traitement découle lui appartient; — en mettant la main sur la conscience, M. Bouillaud saura aussi bien que moi et les confrères de notre époque à quoi s'en tenir là-dessus! toutefois, qu'il me soit permis de rappeler en passant, qu'en fait de médecine dite physiologique,

M. Broussais a ouvert seul la carrière et l'a parcourue seul jusqu'au bout. Assurément quelques-uns de ses élèves ont glané derrière lui, et ont plus ou moins développé, prouvé, rectifié son œuvre : parmi eux, M. Bouillaud figure en première ligne, et personne que je sache, ne lui conteste ses travaux de vérification, ni par conséquent le titre de vérificateur. Mais un pareil titre, quelqu'honorable qu'il soit, est-il suffisant pour s'attribuer le droit d'aspirer à la véritable gloire? — assurément non; car il se trouve un abîme entre le vérificateur et le créateur d'une doctrine; c'est-à-dire, entre le savoir et le génie; c'est-à-dire encore entre M. Bouillaud et M. Broussais.

A chacun selon ses œuvres!

Gloire à ceux qui ont montré la route; considération à ceux qui la déblaient.

Ainsi à Christophe Colomb, la gloire; à Galilée, la gloire; à Guttemberg, la gloire; à Fulton, la gloire; à Lavoisier, la gloire; à Broussais, la gloire; à Hahnemann, la gloire; à Mesmer, la gloire! à Gall, la gloire, la grande gloire! mais à ceux qui n'ont que vérifié ou continué leurs travaux....., la considération. Le présent est à ceux-ci, l'avenir est aux autres. La postérité aurait trop à faire s'il fallait qu'elle plaçât les seconds sur la même ligne que les premiers; elle n'accorde son admiration qu'aux hommes d'élite qui ont marché en tête.

2° M. Bouillaud dit : *C'est pour cette médecine exacte*

que j'ai été honoré de suffrages autres que ceux des académies.

Cela signifie : *en août dernier, a été frappée en mon honneur une médaille sur laquelle il y a d'un côté mon portrait avec cette légende :* HOMMAGE AU GÉNIE DE L'OBSERVATION; *et de l'autre cette inscription :* AU CHEF DE LA MÉDECINE EXACTE ! *Ce qui prouve, et des gens mieux avisés que les académiciens le reconnaissent, que je suis chef de doctrine.*

Ce n'est pas davantage ici le cas de discuter si cette doctrine est la meilleure, ni si le traitement qui en est la conséquence est plus meurtrier, moins meurtrier, ou tout autant meurtrier que ceux qui l'ont précédé depuis qu'il y a des médecins et des malades. Dans l'état de cahos qui est à très-peu près l'état normal de notre science, ces questions sont oiseuses, parce qu'elles sont insolubles. Il me suffit d'avoir noté que M. Bouillaud croit être l'inventeur des saignées dites coup sur coup, et prétend être le *chef* d'une *médecine* dite *exacte*. — Du reste, je me hâte de convenir que ce n'est pas lui qui s'est paré de ce titre, et que ce sont au contraire ses élèves qui l'en ont affublé, comme il conste par la médaille ci-dessus décrite. Seulement je lui ferai observer que si un professeur ne peut pas toujours prévenir ou arrêter l'expression de la reconnaissance de ses disciples, du moins doit-il avoir la sagesse de ne pas prendre trop au sérieux leur admiration bénévole.

Telle est, mon ami, l'explication des passages obscurs de la lettre de M. Bouillaud; permettez que je continue l'examen du reste.

3° M. Bouillaud dit : « *Je ne trouve pas mauvais, Monsieur, que vous teniez à vos conditions pour l'expérience projetée, mais vous ne devez pas trouver mauvais que je tienne aux miennes, et j'y tiens.* »

A cela je réponds : ni moi non plus je ne trouve pas du tout mauvais que M. Bouillaud tienne à ses conditions, ce sont ses conditions seules que je trouve mauvaises. Mais pour que cette question soit parfaitement élucidée, c'est-à-dire pour faire connaître les conditions réciproquement proposées, mettons les faits en présence : j'aime la précision autant que je hais le vague, je laisse à d'autres le soin de tourner les obstacles, à d'autres de ne dire ni *oui* ni *non*, ou de dire *non* en feignant de dire *oui*, à d'autres enfin de vouloir éviter la honte de la fuite, pour en conserver les bénéfices. Quant à moi, je reste droit, même lorsqu'on me force d'être adroit.

Dans ma première lettre à M. Bouillaud, je dis : « Il est bien entendu que si au bout de trois essais, » de trois heures chacun, l'expérience manque, je me » retirerai et m'envelopperai de silence; que si au con- » traire elle réussit, *vous la certifierez de suite par écrit.* »

Dans sa réponse du lendemain, M. Bouillaud m'écrit : « S'il m'arrivait, après avoir vu les miracles » dont vous me parlez, de vous répondre par cette

» fameuse doctrine d'un philosophe de mon espèce :
» je le crois parce que vous l'avez vu, mais *si je l'avais*
» *vu, je ne le croirais pas*; si dis-je, je vous répondais
» dans ce sens, qu'auriez-vous à m'objecter? »

Dans ma seconde lettre du 28 octobre je dis : « convenons dès aujourd'hui que vous certifierez, » séance tenante, les faits qui se seront passés en » votre présence, quels qu'ils soient. »

Dans sa lettre du 29, M. Bouillaud répond à une condition si clairement formulée par : « Voici mon » dernier mot : je ne crois pas et ne croirai jamais » que l'on voie sans le secours de ses yeux..... » Je pense que là se terminera notre correspon- » dance magnétique..... Je laisse à d'autres le soin » d'examiner désormais les questions de l'ordre pu- » rement magnétique ou homœopathique... Le soleil » de la liberté scientifique luit pour tout le monde.... » Je réclame pour moi l'imprescriptible droit dont » j'ai usé jusqu'ici en cette matière. »

Voilà, — quant à la proposition que je fais à M. Bouillaud de livrer sa signature, — les paroles que nous avons échangées. Si tout ce que je viens de citer de lui signifie j'accepte votre proposition et je signerai ce que j'aurai vu, je ne connais plus la valeur des termes. A la vérité M. Bouillaud a l'air de prétendre qu'il ne tient à ses conditions que parce que je tiens aux miennes; mais n'est-il pas évident que cette réflexion isolée est là pour lui conserver au

moins les apparences du courage; puisque la seule condition que je lui impose est de signer, et que c'est celle qu'il évite avec le plus de soin, comme il le prouve par les passages ci-dessus énoncés de sa seconde lettre et en ne rétractant pas l'absurde — *Si je l'avais vu je ne le croirais pas*, — de sa première.

Tels sont les faits.

Ainsi d'une part j'insiste pour que M. Bouillaud signe ce qu'il verra;

De l'autre M. Bouillaud refuse de signer quoi que ce soit. — Jugez.

Un adversaire franc du collier m'aurait dit : je signerai ce que je verrai, tout ce que je verrai, rien que ce que je verrai, parce que c'est juste; mais il faut que l'expérience se fasse chez moi, parce que je crains que vous me trompiez; et devant une commission, parce que je crains de me tromper.... Une semblable réponse, sincère ou non, m'eût placé entre deux écueils également difficiles à éviter : entre celui d'aller chez M. Bouillaud, et celui de ne pouvoir y aller. Il y avait danger à nous rendre chez M. Bouillaud, car le trouble que Madame Pigeaire et la jeune somnambule eussent immanquablement éprouvé chez lui, eût sans doute fait manquer l'expérience; et il y avait risque de ne pouvoir y aller, car il n'était pas probable que Madame Pigeaire consentît à cette démarche; et c'est en effet ce que cette dame a de suite refusé avec force, malgré mon insistance. Heureuse-

ment que M. Bouillaud a préféré prendre des détours, il s'est ainsi chargé lui-même de me tirer d'un mauvais pas. Je lui en manifesterai toute ma reconnaissance dans l'occasion.

4° M. Bouillaud dit : *Il n'y a là ni* PRÉJUGÉS, *ni* PASSION, *ni* PRÉVENTION, *ni* ACADÉMICIEN, *ni* PROFESSEUR.

Ni préjugés! Celui qui adopte des opinions sans mûr examen, a des préjugés. Or, M. Bouillaud n'a étudié le magnétisme que dans les livres, il n'a jamais magnétisé lui-même; et en supposant le contraire, il n'a certes pas cherché à produire les phénomènes qu'il nomme surnaturels, comme la vision à travers un bandeau, etc.; donc il a jugé le magnétisme sans le voir, donc il a des préjugés.

Ni passion! Celui qui attaque avec violence qui ou quoi que ce soit met de la passion dans ses attaques.

Je vais citer M. Bouillaud.

A. Il dit dans son discours du 29 août dernier : « Qu'on fasse un Napoléon, un Foy, un Socrate, » avec ces têtes, avec ces vases d'argile! et dès lors » nous conviendrons que la phrénologie n'est qu'une » chimère, un vain mot à l'instar de ce magnétisme, » de cette homœopathie entre lesquels on n'a pas » *rougi* de la placer comme si on eût voulu renou- » veler pour elle le supplice de la crucification. »

Ici ce serait en vain que M. Bouillaud prétendrait qu'il ne s'adresse qu'à la science, car on réfute une doctrine, on ne l'injurie pas; et qu'il ne frappe que

les choses, puisque la science ne peut aller sans les savans. — Poursuivons :

B. Dans sa première réponse du 27 octobre, M. Bouillaud m'appelle sans façon :

« Adepte de Mesmer! Mahomet du magnétisme! » fidèle croyant! »

Puis il me dit entre autres gentillesses :

— « En conscience, vous sentez-vous assez de » puissance et de foi pour convertir un incrédule tel » que moi?

— » N'est-il pas de *Zopire* que vous ne puissiez » faire croire à vos miracles. » — *Vos miracles!!!*

— « Le magnétisme de *votre* seconde espèce.

— » C'en est fait de moi, je le sens, je mourrai » dans l'impénitence finale.

— » Le grand œuvre de ma conversion.

— » Je le crois puisque vous l'avez vu. » — Manière polie et surtout courageuse de dire à un homme qu'il est un sot ou un fourbe.

— « Quand il s'agit de pareils faits, il faut se com- » porter à la manière de l'académie des sciences, » quand on lui annonce qu'on a trouvé la quadra- » ture du cercle. » — Et l'on sait où l'académie de médecine prétend que l'académie des sciences envoie les mémoires qui s'occupent de la quadrature du cercle!

— » Mais en voilà trop sur un sujet..... »

Quel nom donner à toutes ces paroles? — Sont-ce des raisons, des pasquinades, ou des injures? — Allons toujours.

C. M. Bouillaud commence sa réplique du 29 octobre par un : « *Voici mon dernier mot.....,* » — quelle insolente védette !

Plus bas il ajoute : « *J'espère que là se terminera* » *notre correspondance magnétique.* » — Cette phrase est hardie, elle sent le despote qui ne souffre aucune contradiction..... Cependant le mot *magnétique* prouve qu'on n'a pas encore perdu toute prudence.

Enfin, M. Bouillaud me lance un dernier trait en disant : « *Je répète donc une dernière fois.....* » Il paraît que ma correspondance n'amuse pas beaucoup M. Bouillaud : à ma première lettre, il a envoyé du dédain; à la seconde, quelque chose de pire que de la brusquerie; gare à la troisième!..... Je n'ai pourtant pas pris *ma plume de fer* pour lui écrire.

Maintenant je le demande à tout individu de bonne foi et de bon sens, le langage de M. Bouillaud, — et je l'ai copié textuellement, — est-il, dans la bouche d'un professeur de la première faculté de France, autre chose que de la passion, et qui pis est de l'inutile, de la petite, de la mesquine passion mise en phrases? On le supporterait sans doute de la part d'un homme outragé qui infligerait la peine du talion, parce qu'alors ce serait justice; mais en réponse à des lettres polies, on ne le conçoit pas. — Du reste, on le sait, M. Bouillaud n'en est pas, envers les magnétiseurs, à son coup d'essai de virulence : pour voir un modèle en ce genre, il faut lire son article

Magnétisme *, auquel il me renvoie dans sa première lettre; je l'ai là, maintenant, devant les yeux, il m'inspire!..... Il ne m'était jamais tombé sous les ongles. Oh ! comme on nous y arrange !..... Mais M. Bouillaud ne sait donc pas que traiter ainsi des hommes inoffensifs, c'est semer de la haine pour ne recueillir..... que ce qu'on a semé.

Ni prévention! Si M. Bouillaud pondérait les termes qu'il emploie, il n'affirmerait pas qu'il n'a point de prévention contre le magnétisme. — Celui qui s'est plus ou moins occupé d'une chose, la connaît peu ou prou, et est plus ou moins prévenu pour ou contre cette chose. Or, dès long-temps M. Bouillaud a écrit, parlé, crié, tonné contre le magnétisme, donc il a de la prévention contre le magnétisme.

Ni académicien! ni professeur! Je ne sais pas précisément ce que cela signifie, néanmoins je crois le deviner : il serait à la rigueur possible que M. Bouillaud regardât comme une injure, l'innocente et même flatteuse énumération que j'ai faite de ses titres, en tête de ma première lettre insérée dans le *Bon Sens* du 26 octobre. — M. Bouillaud se trompe : je ne sais mordre que quand on m'a mordu; et encore faut-il que mes morsures servent à quelque chose. D'ailleurs cette extrême susceptibilité que je rencontre toujours dans certaines têtes organisées de certaine manière,

* Dictionnaire de médecine et de chirurgie pratiques. — tome XI, page 299.

me ramène sans le vouloir et pour un instant à mon ancien métier de *formuleur* moraliste : voici donc la réflexion qui me passe par la tête; je ne dis pas qu'elle soit bonne, je crois même qu'elle est méchante, mais je vous la livre pour ce qu'elle vaut.

Il y a des gens qu'on ne peut regarder ni de face, ni de profil; qu'on ne peut appeler ni par leur nom, ni par leurs titres; qu'on ne peut aborder ni de droite, ni de gauche; qu'on ne peut enfin frôler sans les faire ruer.

5° M. Bouillaud dit : « *Je n'ai jamais été disposé à* » *penser par les autres, et aujourd'hui, moins que jamais,* » *on ne serait autorisé à m'adresser un pareil reproche.*

» *Je n'ai jamais été disposé à penser par les autres!* »

Est-ce que je propose à M. Bouillaud de penser par moi ? je ne lui dis pas *croyez;* mais, *voyez.* — Quand M. Bouillaud ne biaise pas, il divague.

« *Et aujourd'hui, moins que jamais, on ne serait auto-* » *risé à m'adresser un pareil reproche.* »

Est-ce que j'exprime à M. Bouillaud le moindre doute sur son indépendance de pensée ?..... Pourquoi défendre ce qui n'est pas attaqué ? pourquoi relever du mépris ce que personne ne songe à mépriser ? — Il paraît qu'il est difficile à M. Bouillaud d'entrer, et encore plus de rester dans la question;

6° M. Bouillaud dit : « *Je laisse à d'autres le soin* » *d'examiner désormais les questions de l'ordre purement* » *magnétique ou homœopathique.* »

Désormais ! ce mot semble indiquer que M. Bouillaud a étudié le magnétisme et l'homœopathie, et que sachant à quoi s'en tenir sur le vide de ces deux questions, il ne veut plus s'en occuper.

Voyons si, comme son *désormais* l'annonce, M. Bouillaud a fait tout ce qu'il fallait pour connaître le magnétisme et l'homœopathie, et pour s'arroger le droit de les condamner.

Il y a deux manières d'étudier les sciences dites naturelles: la première, qui consiste à aller des faits aux théories; la seconde, des théories aux faits. A laquelle des deux méthodes M. Bouillaud a-t-il donné la préférence?

Chacun rend justice, et moi tout le premier, à la vaste érudition médicale de ce professeur; elle n'est surpassée peut-être que par celle du docteur Velpeau; aussi suis-je à peu près persuadé que M. Bouillaud a lu tout ce qui a été écrit sur le magnétisme et l'homœopathie; en d'autres termes, qu'il a voulu juger la science avant de voir les faits. — Si cette façon de procéder est la plus commode, elle n'est pas la meilleure; car les faits, et les faits seuls! telle est la base solide de toute science : c'est par eux qu'il faut commencer, les théories viennent après. Ainsi, pour acquérir une conviction magnétique, il aurait fallu que M. Bouillaud magnétisât souvent; et pour acquérir une conviction homœopathique, qu'il essayât long-temps sur lui les infinitésimaux. C'est en suivant cette route expérimentale que j'ai amené

M. Broussais et M. Vimont, savans auxquels personne ne refuse un haut mérite, à se convaincre : le premier, qu'un somnambule a quelquefois l'instinct des maladies et des remèdes; le second, qu'un somnambule peut parfois lire à travers un bandeau opaque; et tous deux que les doses infinitésimales ont une action incontestable sur l'économie. — Ce que je pense, je le dis; ce que je dis, je l'affirme; et ce que j'affirme, je puis le prouver.

Que si M. Bouillaud prétend qu'il a abordé l'homœopathie et le magnétisme par l'observation des faits, à moi de lui répondre, ou qu'il a mal observé, ou qu'il n'a pas observé assez long-temps. Ainsi, pour mon compte par exemple, avant d'arriver à la certitude de l'action des doses infinitésimales, il m'a fallu les expérimenter *sur moi* pendant deux mois; et quant au magnétisme, ce n'est qu'après plusieurs années d'attente, qu'il m'est apparu comme une vérité de fait. M. Bouillaud a-t-il mis autant de persévérance dans ses recherches?—Non, et la preuve, c'est qu'il n'a pas même consenti à se déranger pour voir un fait, sous le prétexte que ce fait est *physiologiquement* impossible.—M. Bouillaud a peut-être tout lu, tout appris, tout retenu; mais il n'a rien vu.

7° M. Bouillaud dit : « *Le soleil de la liberté scien-* » *tifique luit pour tout le monde.* »

De prime abord, cette proposition paraît juste; pour nous en assurer, creusons-la.

L'homme qui comprend la destinée humaine se pose toujours avant d'agir deux questions : la première, de justice; la seconde, de raison; c'est-à-dire que toujours il se demande : ce que je vais faire est-il juste? Ce que je vais faire est-il raisonnable? Ces deux questions ne doivent pas se séparer, car ce qui est juste peut quelquefois ne pas être raisonnable, et ce qui est raisonnable peut souvent ne pas être juste. — A la vérité, l'expérience et la phrénologie nous apprennent que la plupart des hommes sont à peu près incapables de résoudre de tels problêmes, et ne peuvent pas même y songer. M. Bouillaud n'est point de ce nombre; et tout en lui déniant le génie que ses élèves lui ont malencontreusement accordé sur une médaille, ce professeur a donné trop de preuves d'une belle intelligence pour que nous soyons autorisés à douter de son aptitude à distinguer le juste de l'injuste, et surtout ce qui est raisonnable de ce qui ne l'est pas. Je l'inviterai donc à résoudre les deux questions suivantes, afin de savoir si, comme il le dit, *le soleil de la liberté scientifique luit pour tout le monde.*

A. Est-il raisonnable de diriger son activité intellectuelle, — je ne dis point passionnelle, — dans quelque sens que ce soit, et d'après son bon plaisir?

L'affirmative est incontestable pour ceux qui n'ont point encore choisi une carrière : ainsi, décidez-vous à cultiver la botanique, la chimie, la physique, la minéralogie, la médecine, l'astronomie, ou les ma-

thématiques; à vous hérisser de latin, de grec, d'arabe, ou d'hébreu; à devenir grammairien, poète, historien, peintre, musicien, acteur, ou avocat; à être architecte, maçon, cordonnier, bijoutier, fleuriste, tailleur, ou tout ce que vous voudrez, qu'importe! Au point de vue de la civilisation actuelle, toutes les sciences, tous les arts, toutes les professions, tous les métiers sont plus ou moins précieux, et *toutes choses égales d'ailleurs*, — j'insiste sur cette expression, — il est aussi raisonnable d'opter pour l'un que pour l'autre; car en définitive il n'y a pas plus de vrai mérite à apprendre l'un que l'autre.

B. Est-il juste, quand un homme est entré dans une carrière, qu'il s'arrête où bon lui semble?

Ici, il y a une distinction à faire : ou la profession que l'on a embrassée est de luxe, ou elle est utile. Dans le premier cas, vous avez sans contredit droit de médiocrité; ainsi vous pouvez être à loisir mauvais poète, mauvais grammairien, mauvais helléniste, mauvais peintre, mauvais danseur, mauvais musicien, sans que votre nullité tire à conséquence; parce qu'il est assez peu important pour l'humanité que vos vers soient bons, que vous soyez un grammairien habile, un helléniste distingué, un Raphaël, un Vestris, un Rossini! mais dans le second cas, au contraire, vous n'avez pas cette liberté et vous êtes consciencieusement tenu de pousser le talent jusqu'aux dernières limites de *votre* possible; ainsi vous n'avez pas le droit

d'être sciemment mauvais pilote, mauvais pharmacien, mauvais cocher, mauvais avocat, mauvais médecin, sans risquer de devenir coupable par votre ignorance; parce que si vous êtes mauvais pilote, vous pouvez me faire échouer au port; mauvais pharmacien, m'empoisonner; mauvais cocher, me casser bras et jambes; mauvais avocat, me ruiner; mauvais médecin, me tuer.

En présence de ces démonstrations, dont la palpable évidence doit frapper tous les esprits, je demande aux hommes qui ne sont point tout-à-fait relégués au bas de l'échelle morale, s'il est permis à un médecin qui a le sentiment de son devoir et de sa mission, de ne pas vérifier les découvertes qui viennent enrichir l'art de guérir? S'il lui est permis, par exemple, de ne pas étudier expérimentalement le magnétisme, lorsque le magnétisme est affirmé par des hommes tels que les *Orfila*, les *Adelon*, les *Cloquet*, les *Husson*, les *Rostan*, les *Férus*, les *Ribes*, les *Pariset* et autres que j'ai nommés? et de ne pas même essayer les infinitésimaux, lorsque leur action est attestée par une foule d'hommes qui tous ne se sont sans doute pas donné la main pour tromper ou pour se tromper. — Je ne crois à la fourberie que quand elle est prouvée, et à l'imbécillité que quand je la constate.

Ni la raison, ni la justice ne permettent un pareil abandon de deux grandes découvertes qui intéressent

l'humanité; et si à présent encore tant de médecins négligent ou repoussent l'examen du magnétisme et des infinitésimaux, c'est qu'ils ne se sont jamais adressé la double question que j'ai tout-à-l'heure examinée. Aujourd'hui je la leur pose et je la leur résous; aussi, si jusqu'à présent ils ont été aveugles, un plus long retard les rendrait coupables, un plus long refus de concours serait un crime.

Je me résume en disant dans la langue maternelle de M. Bouillaud, mais contrairement au but de sa métaphore : non, Monsieur, non, *le soleil de la liberté scientifique ne luit point pour tout le monde, et surtout pas pour les médecins.*

8° M. Bouillaud dit : « *Je réclame pour moi l'im-* » *prescriptible droit dont j'ai usé jusqu'ici en cette matière,* » *et je ne le réclame pas moins pour les autres.* »

Le despotisme et l'indépendance ont la même source organique; ainsi l'homme le plus *âpre* à imposer le frein aux autres, est ordinairement celui qui ne peut supporter aucun frein. — Cette réflexion s'applique exactement à M. Bouillaud, voyez sa conduite : vingt fois il a jeté, soit de la plume, soit de la langue, l'insulte aux magnétiseurs; et il se cabre à la première observation que lui fait un magnétiseur, et il se réfugie dans sa dignité professorale, et il invoque le droit d'être laissé par nous en repos. — Allons donc, M. l'académicien, vous voulez rire encore une fois à nos dépens avec votre *droit imprescriptible :* avez-

vous respecté le nôtre? En vérité, si votre réclamation est sincère, vous avez beaucoup de candeur; et si elle ne l'est pas, il faut convenir que vous nous en supposez beaucoup trop. — Oui, oui, nous vous laisserons en repos, s'il est inutile de faire autrement; mais si la cause du magnétisme le réclame, nous saurons bien un peu vous empêcher de dormir; et ce, en vertu du plus imprescriptible des droits, le droit de légitime défense. C'est vous qui avez attaqué, c'est à vous de subir les conséquences de votre imprudente attaque.

Voilà, mon ami, tout ce que j'ai à vous dire sur la dernière épître de M. Bouillaud. — Il me semble que je l'ai scalpée d'un bout à l'autre, sans rien oublier : ainsi dans ma lettre du 30 octobre, je signale ce que la sienne contient d'obscur; dans ma seconde du 2 novembre, je réfute ce qu'elle a de rationnel en apparence; et dans celle-ci, je bats en brèche le reste. D'ailleurs, autant que l'état de guerre le permet, et malgré les rudes horions que j'assène à mon adversaire en échange des siens, souvent je me plais à lui rendre hommage parce qu'il est un homme honorable et un médecin distingué. — Mais le bruit circule qu'il a le malheur d'être gâté par la vanterie! Si cela est, je crains qu'il ne se donne le tort de se fâcher tout rouge de m'être montré, — en faisant justice, — quelquefois énergique et sévère, parfois poli et impassible, toujours équitable et maître de

ma plume. Je crains aussi et surtout qu'il ne me pardonne jamais d'avoir raison dans le fond plus encore que dans la forme. — C'est la faute du magnétisme et non la mienne.

Au surplus, à présent que la bataille est finie avec M. Bouillaud, gagnée puisqu'il se retire, je souhaite sincèrement qu'il devine que je n'ai de puissance que quand je trouve de la résistance, et que lorsqu'une fois j'ai chargé l'ennemi, je suis prêt, si non à lui tendre la main, du moins à la lui prendre. — Chez l'homme qui ne met la colère qu'aux ordres de la justice et de la vérité, la bienveillance reprend vite le dessus, alors que justice est faite et que la vérité triomphe.

Adieu, je vais courir à d'autres luttes.

Tout à vous,

FRAPART.
D. M. P.

LETTRE VINGT-UNIÈME.

Paris, ce 7 novembre 1838.

Mon bon ami,

Bernard de Lafosse qui, au fond de sa province, a lu dans un journal ma première lettre à M. Bouillaud, m'écrit pour connaître la fin de l'histoire. Dans le but d'accéder en partie à son désir, je lui envoie l'extrait des lettres de M. Bouillaud, et j'y joins les réflexions suivantes.

« Ainsi M. le professeur Bouillaud bat en retraite! » assurément cela m'est égal comme magnétiseur, » mais plus assurément encore cela me délecte comme » adversaire, par la raison que c'est une honteuse » reculade dont je saurai me servir contre lui à l'oc- » casion. — Profiter des fautes d'un ennemi, c'est » de bonne guerre, et presqu'aussi important que » de n'en pas commettre. — Que pensera-t-on en » effet d'un homme qui, après avoir brutalement » craché l'ignominie à la face du magnétisme et de » l'homœopathie, se prend à fuir aussitôt que l'ho- » mœopathie et le magnétisme le regardent, en invo- » quant à grands cris la liberté scientifique qu'il

» avait ouvertement violée par des injures à ces deux » sciences ? — Pitié ! — Ah ! M. le professeur Bouil- » laud refuse tout examen; Eh bien, soit : je saurai » trouver d'autres juges. D'ailleurs, quels que soient » ceux qui m'échoient, et quelque parti qu'ils pren- » nent, je n'ai rien à craindre; car si ceux que j'in- » vite viennent, je les convaincs par la vue du fait, » ils signent, et les voilà pour toujours enrôlés; s'ils » refusent de venir, ou s'ils font la sourde oreille, je » publie ma lettre d'invitation, leur refus ou leur » silence, et en même-temps, par surabondance de » précaution, les noms des personnes élevées qui » ont eu la noble énergie de venir voir et attester les » premiers la vérité.

» Vous voyez, mon ami, que je suis fortifié de » partout : tel est le grand avantage de défendre un » fait; tôt ou tard on est sûr de vaincre, parce que, » comme le sait M. Bouillaud, il n'y a pas d'exemple » qu'une vérité ne soit point parvenue à faire son » chemin dans ce monde. — Malheureusement tous » les chemins sont tellement encombrés de mensonges » et de gens qui en vivent, que la vérité marche » toujours fort lentement; puis les nombreux amans » des vieilles erreurs se chargent bien de la forcer à » prendre le plus long; enfin lorsqu'après avoir été » poursuivie et conspuée pendant cinquante ans, » plus ou moins, elle arrive à la porte du temple de » la science, les vieux du sanctuaire la traitent de

» prostituée ou de folle, et l'obligent à se remettre en » route pour aller chercher un gîte ailleurs. Mais » hélas ! quelle est la vérité sur cette terre, qui n'ait » point passé par toutes ces tribulations? quelle est » celle qui ne soit pas restée errante pendant long- » temps ? — Cependant il faut convenir, qu'en fait » de tribulations, le magnétisme a été mieux partagé » que toute autre vérité. Quand donc son triomphe » arrivera-t-il? je crois qu'il commence à poindre; » et ici, pour faire la part de tous, qu'il me soit loi- » sible de dire que si le magnétisme doit une cou- » ronne à Mademoiselle Pigeaire pour le bien que sa » lucidité lui a fait, il en doit une aussi à MM. Bouil- » laud et Donné pour le mal qu'ils ont voulu lui » faire, et pour le bien qui lui en est arrivé. Quant » à moi, je ne réclamerai de mes confrères en masse, » qu'une couronne d'épines! je l'aurai bien méritée.

» Maintenant, mon cher Bernard, à vous qui êtes » venu il y a trois mois me chercher pour sauver le » magnétisme non *du* mais *d'un* naufrage; à vous qui » avez foi en moi, je puis le dire et vous devez le » deviner : mon plan est fait dès long-temps, je le » possède tout entier dans ma tête, je le développe » jour par jour, je le suis avec persévérance et sans » précipitation; ainsi, par exemple, pour agir j'at- » tends presque toujours les fautes de mes adver- » saires, comme avec M. Donné; ou je les provoque, » comme avec M. Bouillaud; et cette dernière ma-

» nœuvre m'est d'autant plus facile et leur inspire » d'autant moins de crainte, que n'étant ni académi- » cien, ni professeur, ni agrégé, ni médecin d'hôpi- » tal, ni membre de la plus petite société savante, » ni membre de la Légion-d'Honneur, ni même » membre d'un bureau de charité; qu'en un mot, » n'ayant jamais fait aucun bruit, ils m'ignorent et » sont en pleine sécurité. Pour moi, je ne crains pas » de revers complet; le succès me paraît assuré, je » le sens, je le vois, il n'est pas loin, et bientôt je » l'atteindrai par le double motif que je combats pour » la vérité et que je ne suis plus seul à combattre.

» Quant au vieil homme dont vous me parlez et » duquel vous me recommandez avec tant de soin » de me garer, il continue de dormir profondément; » et ne craignez pas qu'il se réveille, si ce n'est pour » se mettre au service de l'homme nouveau. »

Votre tout dévoué,

» FRAPART. »
D. M. P.

Telles sont, mon ami, les réflexions que je fais à Bernard, au sujet des lettres de M. Bouillaud. Malgré mes assurances de modération, je suis certain qu'il est dans les transes, et qu'il a peur que je frappe trop fort.....; comme s'il était possible de frapper trop fort sur des gens auxquels nous servons d'enclumes depuis tant d'années. Adieu,

F.

P. S. Tout s'est passé à souhait dans la séance d'hier; neuf personnes y assistaient, le docteur Vimont était du nombre. On a fait un procès-verbal et on l'a signé.

Je ne désire plus, pour entrer en campagne, qu'une séance comme celle-là, avec un ou deux hommes de mon choix, car il me faut un nom illustre au milieu de tous les noms distingués que nous avons recueillis.

Demain peut-être je vous exposerai mes vues et je vous dirai quels sont les deux savans dont je convoite ardemment le suffrage.

LETTRE VINGT-DEUXIÈME.

Paris, ce 8 novembre 1838.

Mon bon ami,

Dans ma lettre d'hier je vous exprimais l'intention de ne plus avoir qu'une séance à laquelle je convoquerais un ou deux savans à renommée européenne, pour les mettre en tête de l'espèce de phalange magnétique que j'ai fondée; mais comme ces messieurs

craignent de se compromettre, il est difficile de les amener à l'observation d'un fait qui se trouve en dehors de leurs théories et de leurs études accoutumées. Aussi, en général, préfèrent-ils ne pas voir que de consentir à publier ce qu'ils verraient. — Et voilà comme en France la piètre crainte du ridicule enraie la marche des vérités nouvelles!

Le choix des spectateurs ne m'est donc point aussi aisé qu'on pourrait le croire : il ne m'est pas permis de prendre un homme au collet pour lui faire étudier bon gré mal gré du nouveau, de l'étrange, du merveilleux; je ne puis que le prier d'y regarder à deux fois avant de juger, et je n'ai droit d'insistance que si cet homme s'est prononcé contre la question, qu'il l'ait ou non examinée; ou si, après l'avoir examinée, il ne s'est pas prononcé du tout. Ainsi j'ai cru pouvoir et devoir m'attaquer à MM. *Bouillaud* et *Donné*, parce qu'ils se sont déclarés contre le magnétisme; mais ces deux médecins s'étant retirés devant ma proposition d'examen, je ne puis plus guère m'adresser à l'avenir qu'à des hommes qui ont vu des phénomènes somnambuliques et ne les ont point attestés. M. *Broussais* et M. *Arago* sont dans ce cas, puisque le premier a constaté avec moi la vision à travers les paupières, la prévision organique, la sensation des maladies, l'instinct des remèdes; et que le second a vu Mademoiselle Pigeaire lire à travers un bandeau. Ni l'un ni l'autre, il est vrai, n'ont livré ces faits à la publicité; mais aujour-

d'hui que je les y invite, ils parleront, ou s'ils persistent à se taire, je parlerai pour eux. Le suffrage de ces deux savans a trop de valeur pour que je le néglige : je dois le réclamer, parce qu'il imposerait le respect à tous; et le proclamer, parce qu'il est acquis à notre cause.

Voici ma lettre à M. Broussais, je la lui ai envoyée ce matin.

« *Paris, ce 8 novembre* 1838.

« Mon très-honoré et toujours très-chéri maître,

» Le docteur Montègre a dû vous raconter le ré-
» sultat de la séance somnambulique à laquelle il a
» assisté chez Mademoiselle Pigeaire, avec M. Pariset
» de l'académie : je crois qu'actuellement le fait de
» la lecture à travers un bandeau épais de velours
» noir est incontestable à ses yeux; quant à ce qu'il
» peut ou ce qu'on peut en déduire, c'est une autre
» affaire! cela varie et variera éternellement suivant
» la lunette intellectuelle que l'on a à son service. —
» C'est le sort de tous les phénomènes extraordinaires
» d'engendrer à l'infini des déductions que les déduc-
» teurs ne manquent jamais de décorer du titre de
» vérités; de sorte que nous finissons par avoir une
» foule de vérités qui n'en sont guère, qui n'en sont
» pas, ou qui n'en sont pas long-temps.

» Vous vous rappelez, très-cher maître, mes deux
» dernières lettres à M. Donné, *des Débats* : je n'ai

» pu leur obtenir un mot de réponse; ainsi j'en suis » pour mes m'amours à M. le rédacteur. Toutefois, » je ne pense pas qu'il prenne désormais à ce très- » honoré confrère, l'envie de chanter de nouveau la » palinodie du magnétisme. — Depuis lui, j'ai eu un » autre adversaire sur les bras; mais celui-là est un » rude jouteur ! du moins les coups qu'il m'a portés » dans sa correspondance, me le prouvent. Diable ! » comme il vous reçoit son homme ! on a beau lui » parler avec une flûte, il fait toujours la grosse voix; » on a beau être concave, il est toujours convexe; » enfin, on a beau lui sucrer la pilule, il la trouve » toujours poivrée. C'est du *génie de l'observation*, c'est » de l'illustre *chef de la médecine exacte* que je veux » parler.

» On vous a sans doute dit, mon bon et grand » maître, ou vous l'avez lu dans la gazette phréno- » logique, qu'à la séance générale dans laquelle nous » glorifions chaque année la mémoire du père de » toutes les réformes futures, M. le professeur Bouil- » laud avait lancé sans cérémonie, du haut de sa » grandeur présidentale, l'outrage au magnétisme et » à l'homœopathie? mais ce qu'on ne vous a pas dit » et ce que vous devez savoir, c'est que j'ai relevé ce » double outrage, parce que c'était mon devoir et mon » droit, dans une lettre qui n'a pu être publiée que » le 26 du mois dernier. Je vous envoie copie de cette » lettre : vous y verrez qu'à l'occasion de l'homœo-

» pathie, je rappelle très-convenablement la justice » que vous vous plaisez à rendre à cette découverte, » parce que vous seriez fâché qu'une vérité passât » sur la terre sans l'avoir au moins saluée à son pas- » sage.

» Je reviens à M. le professeur Bouillaud :

» Après avoir échangé entre nous quatre lettres » coup sur coup, je me retirai de la lutte; car je » je sentis à l'âpreté de quelques-unes de ses phrases » que, si j'insistais, il ne tarderait pas à monter son » esprit au ton de la colère. C'est un athlète trop » fort pour moi, et à la logique duquel la mienne ne » peut pas se frotter. Que voulez-vous répondre en » effet, pour me servir de l'expression de M. Bouil- » laud lui-même, *à un philosophe de son espèce*, quand » il vous dit : *Si je le voyais, je ne le croirais pas?* » n'est-ce pas là ce qu'on nomme une raison sans ré- » plique? et à laquelle je n'ai certainement pas envie » de répliquer.

» Mais laissons le génie de l'observation et le chef » de la médecine exacte se mirer dans sa gloire pour » retourner au sérieux.

» Cependant il faut que la vérité marche et que » son exaltation s'accomplisse; or, comme celle que » je défends est une *vérité de fait* et non *de déduction*, » il est évident que son exaltation s'accomplira. Pour » atteindre ce but il ne faut que le témoignage » d'hommes respectables et respectés, d'hommes de

» conscience et de courage, d'hommes d'intelligence » et de savoir. Le difficile n'est pas de les trouver, » mais de les faire venir : et pourtant j'en ai déjà » amené quarante qui ont signé. Ah! si vous n'étiez » pas malade, et, quoique vous le soyez, s'il ne fal- » lait que vous porter dans mes bras pour vous pos- » séder une heure au milieu de nous et avoir votre » attestation, oui, je vous porterais moi-même. Votre » nom achèverait notre triomphe et leur déroute. — » Allons! maître, tâtez-vous; voyez si vous pouvez » supporter le petit voyage de la rue de l'Échelle, où » demeure actuellement Mademoiselle Pigeaire; si » vous veniez, ce serait une jubilation pour moi, car » je servirais encore une fois avec vous, nous serions » encore une fois dans les mêmes rangs!..... Pendant » vingt ans j'ai combattu pour vous, venez combattre » un jour pour moi. Et puis, un homme de votre » trempe ne doit-il pas saisir l'occasion d'affirmer » hautement ce qui est vrai, quand ce qui est vrai » est nié effrontément?

» Adieu, cher maître, je suis avec respect, admi- » ration et gratitude,

» Votre vieil élève et votre vieil ami,

» FRAPART.

D. M. P.

P. S. » Je vais écrire à un homme très-haut, » extrêmement haut placé dans les sciences, dans la

» politique et dans l'estime publique, afin de l'invi-
» ter à venir observer Mademoiselle Pigeaire : c'est
» avec lui que je vous placerais. — Pour le rendre
» juge entre mes adversaires et moi, je lui envoie
» notre correspondance, et j'ai lieu d'espérer qu'il
» viendra. »

Vous voyez, mon ami, que ma lettre à M. Broussais est pressante : mon but, en la lui écrivant, est de le faire assister à une séance solennelle de magnétisme, et surtout de lui apprendre moi-même ce que j'ai publié sur ses demi-croyances homœopathiques. Je ne savais pas trop comment lui annoncer cette espèce d'aveu fait par moi, pour son compte, dans l'intérêt de la doctrine de Hahnemann; je m'en suis tiré par une phrase dorée. M. Broussais sentira, je l'espère, que j'éprouve le désir de ne le blesser en rien, mais qu'au-dessus de ce désir j'ai le besoin de rendre hommage au *vrai*, et l'énergie d'employer à son triomphe tous les moyens que l'équité autorise.

Quant à mon avis sur les vérités de déduction qui trop souvent, dis-je à M. Broussais, ne sont point des vérités ou n'en sont pas long-temps, en le lui exprimant, je pensais à toutes nos pauvres doctrines médicales qui se sont toujours culbutées les unes les autres et se culbuteront toujours ainsi jusqu'à la fin des siècles parce que la médecine, — quoi qu'on en pense, quoi qu'on en dise, quoi qu'on en écrive, —

ne peut devenir une science exacte; et pour ce que je dis de M. Bouillaud à M. Broussais, c'est justice que je fais de l'un et justice que je rends à l'autre.

Adieu,

F.

LETTRE VINGT-TROISIÈME.

Paris, ce 14 novembre 1838.

Mon bon ami,

Monsieur Broussais m'a répondu qu'il est trop malade pour se rendre à mon invitation. Dans sa bonne lettre il me dépeint avec tant de vérité ses souffrances, qu'il m'en fait souffrir; il la termine par : « Adieu, mon cher Frapart, plaignez-moi ! » — à ce *plaignez-moi !*..... il me semble entendre le dernier rugissement du lion mortellement blessé. Ah ! si ce brave maître eût continué l'homœopathie, il n'en serait pas où il en est. Il se trouvait si bien après quatre mois de traitement, qu'il est probable qu'une plus longue persistance l'eût remis à flot pour long-temps encore; mais pour guérir il faut de la résignation, et ce grand homme n'en a pas..... Adieu !.....

Puisque M. Broussais ne peut plus servir au succès du magnétisme, je vais ne m'en attacher que plus fortement à M. Arago : il sera mon ancre de miséricorde. Ne le connaissant que comme savant et député, c'est-à-dire, ne connaissant pas du tout son caractère, je ne sais comment l'aborder, ni sur quel ton moduler avec lui; toutefois je ne vois rien de mieux à faire que de lui parler au nom de la justice et de la vérité.

Au surplus lisez ma lettre que j'enverrai ces jours-ci.

« Monsieur,

» Il y a des hommes dont la voix est si puissante dans » l'opinion publique que, lorsqu'ils la font entendre, » tout le monde croit ce qu'ils croient, tout le monde » nie ce qu'ils nient, tout le monde doute quand ils » doutent. Vous êtes au nombre de ces hommes, » Monsieur, et c'est pour cela qu'à l'occasion d'un fait » qui vous est connu, je m'adresse à vous.

» Voici de quoi il s'agit :

» Le sept juillet dernier vous avez vu M^lle^ Pigeaire » lire à travers un bandeau. *Depuis cette époque* d'autres » personnes ont vu le même fait, et toutes l'ont at- » testé : vous seul, Monsieur, avez gardé le silence. » Ce silence parti d'une source si élevée semble être » une négation, et pourtant aux yeux du monde sa- » vant votre affirmation en vaudrait cent mille autres. » Je ne viens pas toutefois la réclamer en ce moment;

» mais je viens vous demander au nom de l'équité,
» peut-être même au nom de l'avenir de quelques
» sciences, de vouloir bien observer de nouveau le
» même fait, pour acquérir une conviction intime,
» complète, éternelle de sa réalité; pour le proclamer
» du haut de votre génie; enfin, pour lui imprimer,
» par l'autorité de votre nom, le sceau de l'irréfra-
» gabilité.

» En m'adressant à vous, Monsieur, je ne crains
» pas d'être repoussé ou dédaigné. Les petits hommes
» seuls recourent à ces petits moyens; lorsqu'on les
» presse de trop près, ils montent sur le piédestal
» qu'ils se sont bâti, s'enveloppent dans leur majes-
» tueuse demi-science, se taisent et croient ainsi tout
» réfuter. — Pauvres gens! ils ne savent donc pas ce
» que c'est qu'une vérité, et une vérité de fait? Ah!
» quand celle que je défends aura votre suffrage, elle
» saura bien se passer du leur.

» C'est assez vous dire, Monsieur, que des per-
» sonnes qui avaient nié hautement le magnétisme,
» *en termes offensans pour les magnétiseurs,* ont fui de-
» vant l'invitation que je leur ai faite de venir obser-
» ver Mademoiselle Pigeaire. Mais pour vous mettre
» au courant de l'espèce de polémique que j'ai eue
» avec eux, et pour que vous puissiez juger entre
» nous, je prends la liberté de vous envoyer notre
» correspondance; je serais heureux que vous vou-
» lussiez bien la parcourir, car si je tiens à avoir

» raison, c'est surtout devant un homme dont le ca-
» ractère est universellement honoré, et dont le savoir,
» à son tour, honore la France.

» Je trouve l'excuse de la démarche presque har-
» die que je fais aujourd'hui auprès de vous, Monsieur;
» de vous dont la vie toute entière est consacrée à
» la patrie et à la science, dans le sentiment profond
» de mon droit, dans celui de votre justice, et dans
» la persuasion où je suis que les hommes qui vous
» ressemblent prennent pour devise :

» *La vérité, quand même!*
» *La vérité, avant tout!*

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considé-
» ration et de mon respect. »

FRAPART.
D. M. P.

Ainsi que je l'annonce à M. Arago, en même temps que cette lettre, je lui envoie copie de ma correspondance avec MM. Bouillaud et Donné; puis, à la fin j'ajoute :

» Là, Monsieur, s'est terminée et a dû se terminer
» ma correspondance avec les deux écrivains qui ont
» plus spécialement répandu en public l'injure sur le
» magnétisme. Mon devoir était, parce que j'en ai la
» force et que *je tiens un fait*, de leur répondre éga-
» lement en public. J'ai rempli cette tâche aussi

» courtoisement que possible, en faisant à la modé-
» ration tous les sacrifices qu'elle pouvait exiger de
» moi; — et ces messieurs, après avoir feint un mo-
» ment d'accepter le combat qu'ils avaient provoqué,
» se retirent! Espéraient-ils donc ne rencontrer per-
» sonne dans la lice? Mais ce n'est point à moi de
» me prononcer sur leur conduite : je ne veux pas
» être juge et partie; je dois seulement raconter les
» faits et en exhiber les preuves; c'est à vous de juger.

» Si vous trouviez convenable, Monsieur, d'amener
» avec vous, deux ou trois savans de votre choix, la
» vérité n'en serait pas mieux démontrée, mais la
» famille Pigeaire ne s'en trouverait que plus honorée.
» J'ai dû refuser cette conditon au professeur Bouil-
» laud, parce qu'il me l'imposait; à vous, Monsieur,
» je dois l'offrir, parce qu'il y a des hommes auxquels
» on peut se livrer pieds et poings liés.

» Votre très-obéissant serviteur, »

FRAPART,

D. M. P.

Voilà ce que je dis à M. Arago :

Vous voyez, mon ami, que si dans mes lettres à MM. Bouillaud et Donné on aperçoit derrière mon style l'adversaire toujours assis sur ses arçons, on ne voit plus en moi, écrivant à M. Arago, que l'homme loyal désarmé qui marche droit à un autre homme qu'il croit également loyal. Aussi, j'ose avancer que

si M. Arago, — lui qui a vu Mademoiselle Pigeaire, — aime plus la vérité qu'il ne craint le qu'en dira-t-on, il me répondra, viendra, signera; que si, au contraire.... Mais, le contraire n'est pas possible, et l'admettre serait une supposition injurieuse. — Le mal ne doit pas se présumer, c'est assez d'y croire quand il est évident.

Tout à vous,

F.

LETTRE VINGT-QUATRIÈME.

Paris, ce 26 *novembre* 1838.

Mon bon ami,

Dans une des lettres que je vous ai ces jours-ci adressées sur la maladie, le traitement, la mort, l'autopsie et les obsèques de M. Broussais, je vous ai dit qu'on doit ouvrir une souscription pour lui ériger un tombeau. Déjà une commission de douze personnes est formée, et ce matin M. Baillière m'écrit que lui, M. Bouillaud et moi en sommes membres. — Je suis flatté d'un pareil honneur, et je le serais encore davantage si dans l'état d'opposition où je me trouve avec M. Bouillaud, et résolu à lui faire payer bonne

partie des frais de la guerre qu'il a déclarée au magnétisme, je ne désirais me soustraire, jusqu'à la fin des hostilités, à une explication que le hasard peut amener. Certes, je n'en accomplirais pas moins mon projet, puisque je le crois utile à la propagation d'une vérité, mais je pourrais en ressentir du malaise si d'avance je ne m'étais prononcé. Ainsi, quoiqu'il arrive au sein de la commission entre M. Bouillaud et moi, et pour qu'il soit bien entendu que je ne veux changer en rien nos positions respectives, je réponds sur-le-champ à M. Baillière le mot suivant qui, au besoin, témoignera de mes intentions.

A la guerre, la prudence est presqu'aussi indispensable que l'audace.

« *Paris, ce* 26 *novembre* 1838.

» Monsieur,

» J'accepte avec gratitude l'honneur qu'on me fait » de me choisir comme un des membres de la com- » mission chargée de surveiller l'exécution du monu- » ment à élever à la mémoire de mon illustre maître, » et je l'accepte parce que c'est un devoir pour moi » de m'occuper aussi long-temps que je le pourrai » du grand homme qui pendant vingt ans m'a donné » son affection, et qui ne me l'a pas retirée quand à » la fin de sa vie, mes convictions médicales étant » changées sous l'influence des faits, il m'a vu deve-

» nir homœopathe. — Il sentait, ce grand homme,
» que si le disciple avait disparu, l'ami était resté.

» Je vous l'avoue, Monsieur, c'est le seul sentiment
» d'une obligation à remplir qui me fait accepter
» cette tâche que l'on me propose; car vous con-
» naissez mes croyances scientifiques, et je ne pense
» pas que je me trouverai parfaitement bien placé dans
» la commission, auprès d'un homme qui n'a ménagé
» ni le magnétisme, ni l'homœopathie, ni les magné-
» tiseurs, ni les homœopathes.

» Assurément si quelque chose pouvait aujourd'hui
» m'empêcher de défendre ce que je regarde comme
» la vérité, et d'attaquer ce que je crois l'erreur, ce
» serait l'hommage que le professeur Bouillaud a rendu
» à M. Broussais, sur sa tombe; parce que, sur cette
» tombe, il n'y avait plus que des amis. Mais à vous,
» Monsieur, je puis et dois dire que quels que soient
» momentanément dans la commission nos rapports
» entre M. Bouillaud et moi, je n'en continuerai pas
» moins mon œuvre, c'est-à-dire la défense du ma-
» gnétisme et de l'homœopathie. — La vérité marche
» avant les hommes.

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma considé-
» tion distinguée. »

FRAPART.

D M P

C'est donc uniquement, vous le comprenez, mon ami, pour me préserver de toute espèce d'entraîne-

ment possible, quoique peu probable, que je parle ainsi de M. Bouillaud à M. Baillière. Je ne pourrais plus combattre un homme auquel j'aurais serré la main.

Adieu,

F.

LETTRE VINGT-CINQUIÈME.

Paris, ce 5 décembre 1838.

Mon bon ami,

Je crois vous avoir dit que pour que ma lettre à M. Arago lui parvînt plus certainement, je l'avais remise à l'une de nos signataires, Madame Marliani, afin qu'elle la donnât elle-même à M. Arago fils, pour son père. — C'était laisser la ligne droite pour en prendre une courbe : aussi depuis trois semaines j'attends en vain une réponse. — Néanmoins, je ne suis pas resté dans l'inaction, et pour faire comprendre à Madame Marliani qu'il fallait presser M. Arago, le 25 novembre je lui ai écrit :

» Madame,

» Avez-vous eu l'extrême bonté de remettre et de » recommander à M. Arago fils, ma lettre et mon

» petit paquet contenant ma correspondance avec » MM. Donné et Bouillaud? — Depuis huit jours j'ai » accordé à nos adversaires une armistice, parce » qu'avec eux j'ai rendu les derniers devoirs à mon » ancien et bon maître, M. Broussais. — Main- » tenant il faut reprendre les armes, et ne les quitter » que vainqueur ou vaincu.

» La réponse de M. Arago se fait bien attendre! » je ne puis croire cependant qu'à l'instar de tant de » petits hommes, il refuse l'appui de son grand nom » à une grande vérité; mais si, contre toute prévision, » cela arrivait, cette vérité saurait marcher sans son » appui; et moi seul alors, s'il le fallait, je lui ser- » virais d'introducteur définitif en ce monde.

» D'ailleurs, quelque parti que prenne M. Arago; » que ce parti soit affirmatif ou négatif, l'important » c'est que je le connaisse, afin que je manœuvre en » conséquence. J'aime mieux un *non* que dix *peut-* » *être*, parce qu'en dernière analyse un *non*, c'est un » *oui*, mais un *oui retourné*.

» Mille pardons, Madame, d'être auprès de vous » si pressant; mais c'est qu'après plus de cinquante » ans d'attente, le magnétisme est pressé.

» Recevez, Madame, l'assurance de ma gratitude » et de mes hommages respectueux. »

FRAPART.

D. M. P.

Il est évident, mon ami, que dans cette lettre mon intention est de faire savoir à Madame Marliani que j'ai des griffes, et surtout par suite de les montrer de loin à M. Arago. Aussi, dès le lendemain cette dame eut-elle la bonté de me faire dire que ma lettre avait été remise, et que je ne tarderais pas à en recevoir des nouvelles. Mais hier, après être encore resté dix jours en suspens, et craignant que M. Arago ne tînt aucun compte de mon épître, je lui en adressai une autre que voici :

« *Paris, ce 4 décembre* 1838.

» Monsieur,

» Le 16 du mois dernier j'ai eu l'honneur de » vous écrire afin de vous proposer de voir une se- » conde fois, sur Mademoiselle Pigeaire, le phéno- » mène de la vision à travers un bandeau. — Pour » que ma lettre vous fût plus sûrement remise et plus » particulièrement recommandée, une personne que » je connais a eu la complaisance de la confier à » M. votre fils. — J'espérais une réponse affirmative » ou négative; mais comme ni l'une ni l'autre ne » m'est parvenue, j'ai lieu de craindre que ma lettre » n'ait été égarée. Si cela est, Monsieur, auriez-vous » l'extrême bonté de la réclamer à votre fils? et si » cela n'est pas, permettez à un ardent défenseur de » toute vérité *utile* et combattue d'insister dans le but » d'obtenir, ou votre signature pour ce que vous avez

» vu, ou votre présence pour revoir ce que vous n'avez » peut-être pas assez vu.

» Assurément cette insistance de ma part pourrait » paraître étrange à un homme ordinaire; mais à » vous, Monsieur, dont la vie est un combat au bé- » néfice des sciences et de la liberté, cette insistance » au profit de la vérité paraîtra naturelle et me sera » pardonnée.

» Recevez, Monsieur, l'hommage de ma considé- » ration et de mon respect. »

FRAPART.

D M P

Comme vous le voyez, mon ami, j'ai encore conservé dans cette lettre toutes les formes de la profonde déférence qu'un *savanticule* doit à un *savantissime*. — Mais si dans une circonstance aussi grave, et quand il s'agit peut-être de la solution définitive d'une question qui intéresse quelques sciences physiques, la médecine et partant l'humanité; si, dis-je, dans une telle circonstance le *savantissime* reculait, le devoir du *savanticule* serait de disparaître pour faire place au moraliste défenseur de la vérité; et alors, sur ce nouveau terrain, nous verrions quel serait le plus fort de l'homme humanitaire ou du savant. — Mais je me bats sans doute contre des moulins, et M. Arago, j'en suis sûr (où il n'y aurait plus de probité scien-

tifique nulle part), est aussi disposé que qui que ce soit à rendre hommage à la vérité quelle qu'elle soit.

Adieu,

F.

LETTRE VINGT-SIXIÈME.

Paris, ce 29 décembre 1838.

Mon bon ami,

Puisque vous vous proposez de publier prochainement les lettres que j'ai écrites à l'occasion du fait magnétique observé sur Mademoiselle Pigeaire, je vais aujourd'hui, pour *conclure* et dans la crainte qu'on ne se méprenne sur le sens de quelques-unes de mes paroles, développer le peu de mots que j'ai dits, chemin faisant, de la Médecine enseignée dans les écoles, des Médicamens infinitésimaux employés par les homœopathes, du Magnétisme comme moyen de guérison, du Somnambulisme provoqué, enfin des Somnambules médecins.

1° *De la médecine enseignée dans les écoles.* — Pour expliquer l'opinion passablement irrespectueuse que

j'ai émise à ce sujet, je dirai seulement que tous les vingt ans au plus la même école change de système; que parfois il y a deux ou trois systèmes dans la même école; bref, que parmi les médecins sortis d'une même école et ayant le même système, il n'y en a pas quatre qui puissent s'entendre au lit du malade. Tels sont les faits : l'histoire médicale et les malades sont là pour en témoigner. — Or, si la science sert à nous diriger dans la pratique, qu'est-ce qu'une science qui pousse chacun de ses adeptes dans des routes diverses et souvent opposées! Cependant je veux bien admettre que parmi toutes les doctrines médicales il s'en trouve une réellement bonne : eh bien! comment la reconnaître? Pour cela sera-t-il nécessaire de les étudier toutes et de toutes les expérimenter? mais dix existences d'hommes supérieurs ajoutées les unes aux autres ne suffiraient pas à ce travail d'hercule; ensuite personne ne consentirait à l'entreprendre, car il en est d'une croyance médicale comme d'une croyance religieuse : c'est celle qui nous tombe la première sous la main que nous adoptons, que nous choyons, que nous défendons, que nous propageons, que nous confondons avec une certitude, et qui nous rend intolérans à l'égard de toute autre croyance.

Après avoir reconnu qu'à la rigueur il peut exister une bonne doctrine médicale, supposons maintenant que cette doctrine soit, par impossible, universelle-

ment consentie; mais alors la difficulté ne sera qu'amoindrie et reculée d'un pas; ou il faudra supposer également que tous les praticiens peuvent devenir habiles : supposition absurde ! par le motif péremptoire que les nombreuses conditions qui constituent le médecin digne de ce titre, sont à peu près impossibles à rencontrer dans la même tête; et que par conséquent la plupart de nos docteurs, j'ose dire *presque tous*, sont condamnés par leur organisation et leur éducation, sans compter les *circonstances*, à une déplorable....., bien déplorable médiocrité. Ceci est fâcheux pour notre pauvre espèce, mais ceci est vrai, et le moindre effort de logique suffirait pour le démontrer. Heureusement pour l'amour-propre des uns et la sécurité des autres, que chaque médecin croit tenir la bonne doctrine et que chaque malade croit avoir un bon médecin. — *Tout est pour le mieux dans ce meilleur des mondes.*

2° *Des infinitésimaux.* — Les médecins qui nient de bonne foi l'action de ces médicamens ne s'y sont pas pris ainsi que le sens commun veut qu'on s'y prenne pour constater une *vérité de fait :* ils ont voulu comprendre avant de voir, tandis qu'il faut voir avant de comprendre; et comme il n'y a là rien à comprendre, mais tout à voir, ils n'ont pu pénétrer jusqu'à la vérité. — Pour ceux qui croient avoir procédé par le fait, ou ils n'ont point expérimenté *sur eux-mêmes à l'état sain*, ou ils ont mal expérimenté,

ou ils n'ont pas expérimenté assez long-temps. L'observation établit en effet que sur vingt personnes bien portantes, qui prennent (en même temps qu'elles se soumettent à un régime approprié) des infinitésimaux pendant environ deux mois, il y en a de dix à douze qui ressentent une influence pathogénétique; et l'on ne peut prétendre que ce soit le régime qui amène ce résultat, puisque le résultat varie suivant le médicament, et qu'il est nul dès qu'on ne se soumet qu'au régime. — C'est une expérience que j'ai faite sur moi et sur plusieurs personnes dévouées à la recherche du vrai; je la signale, et à ceux des confrères qui seront tentés d'en rire, je rappellerai que si rire est quelquefois *répondre à la française*, jamais ce n'est rien prouver. — Quant à l'application des doses infinitésimales *sur l'homme malade*, c'est une haute question de science qu'il ne me convient pas de traiter à présent; je me bornerai à dire qu'en général, surtout dans les maladies chroniques, ces doses sont *extrêmement* difficiles à employer à propos. Toutefois j'ajouterai que rarement elles font du mal et souvent du bien, tandis que les ressources de la médecine ordinaire font rarement du bien et souvent du mal. — C'est en victime de la vieille médecine que je parle; j'ai sur elle droit de médisance, et j'en use. Je ne dis rien des médecins....., ce sont des hommes! et je les respecterai tant qu'ils me respecteront.

3° *Du magnétisme.* — Même remarque à faire que pour les infinitésimaux : ceux qui nient son action curative dans bien des cas, n'ont jamais magnétisé sérieusement *eux-mêmes un malade* une heure par jour, huit jours de suite; et je n'hésite pas plus à soutenir cette assertion que je n'hésite à affirmer que l'homme qui nierait les éclipses ne se serait jamais donné la peine d'attendre pour en voir une. — Que ces messieurs essaient donc une bonne fois de magnétiser, et ils verront ce qu'il en est. Au surplus, pour cela il n'y a rien à savoir, rien à apprendre; et quoi qu'en puissent dire les amateurs de monopoles, il ne faut dans le magnétisme que de la patience et de la charité. C'est assez faire pressentir qu'il ne doit être pratiqué que sur des malades.

4° *Du somnambulisme provoqué.* — Les phénomènes du somnambulisme sont variés à l'infini, et le raisonnement ne paraît avoir aucune prise sur eux; aussi doit-on n'admettre que ceux qu'on a produits, et ne parler que de ceux qu'on peut reproduire. Du reste, lorsqu'il s'agit de ce qu'on nomme les merveilles du somnambulisme, il est indispensable d'opérer *soi-même* : nous avons beau voir des expériences faites par d'autres, nous n'arrivons jamais, si notre esprit est tant soit peu critique, à une conviction irréfragable, parce que n'étant ni dans l'intelligence ni dans la conscience de l'expérimentateur, il nous reste une arrière-pensée de défiance; en d'autres termes,

nous nous croyons en droit de suspecter sa bonne foi ou sa perspicacité. Nous ne le lui disons pas, quelquefois nous ne le pensons pas, et presque malgré nous nous agissons comme si nous le pensions. Au contraire, en magnétisant *nous-mêmes,* nous n'avons plus à surveiller que le somnambule; et attendu que nous sommes à tort ou à raison incessamment satisfaits de notre sagacité, nous espérons nous mettre, avec un peu de tact, facilement à l'abri de tout artifice; et si nous déterminons quelque fait, nous atteignons de la sorte à la conviction. — Assurément il se trouve bon nombre de gens qui n'y regardent pas de si près, et qui du premier saut vont à la croyance...; c'est plus commode.

Pour moi, prêt à reconnaître de grand cœur que je ne comprends rien aux phénomènes magnétiques auprès desquels, en somme, tous les efforts de la théorie sont venus jusqu'à présent échouer, quelque confiance que j'aie dans les somnambules quand ils sont éveillés, je ne me cuirasse pas moins de méfiance dès qu'ils sont endormis, ou qu'ils le paraissent. Ainsi je m'assure d'abord qu'ils dorment réellement, car il est aisé en présence d'un œil inattentif de simuler le sommeil; puis qu'ils parlent, car on peut dormir sans parler; puis qu'ils sont lucides, car on peut parler sans être lucide; puis qu'ils ont telle espèce de lucidité, car il y a des lucidités de mille espèces; puis enfin qu'ils ont tel

degré de telle lucidité, car la lucidité est encore plus variable dans sa quantité que dans sa nature. Toutes ces recherches sont assez difficiles lorsqu'on tient à ne pas se tromper et à ne pas l'être, mais elles ne le seraient que fort peu si on était sûr de la loyauté du somnambule; néanmoins on rencontrerait toujours de grands obstacles pour apprécier le degré de clairvoyance, puisque suivant la bonne ou mauvaise direction imprimée au somnambule, ce degré varie ou peut varier presqu'à chaque instant. C'est un fait qu'il faut accepter, et qui, tout considéré, n'a rien de plus étonnant qu'un grand nombre d'autres phénomènes nerveux auxquels nous n'attachons pas la plus légère importance, parce nous les vérifions chaque jour. Par exemple, nous ne sommes pas surpris de voir que le talent de l'improvisateur hausse et baisse d'une minute à l'autre; que la verve du poète ne se soutienne pas long-temps à la même hauteur; que notre caractère enfin, s'il est accentué, puisse, suivant les impressions, successivement revêtir toutes les formes, passer instantanément de la douceur à la colère, de la tristesse à la joie, de l'amour à la haine, et paraître un vrai protée dont la raison est quelquefois maîtresse et souvent esclave.

Je reviens au magnétisme : Ce n'est donc qu'avec réserve et en restant sans cesse sur le *qui vive* que j'entre en rapport avec un somnambule; cependant quelles que soient mes appréhensions, si un fait est

bien constaté je l'accepte, parce que le scepticisme le plus outré doit s'arrêter devant l'évidence; s'il est utile je l'affirme à tous, parce que la vérité est faite pour tous; et s'il est repoussé je le défends, parce que la plus misérable des peurs c'est la peur de son opinion. D'ailleurs, quoique j'aie vu quantité de faits magnétiques, comme je n'apercevais pas l'avantage que l'humanité pourrait en tirer, je les ai tus; aujourd'hui les choses m'apparaissant sous un tout autre aspect, je publie et, s'il le faut, je crierai qu'une quarantaine de personnes qui étaient incrédules ont observé et *certifié* le phénomène de la vision à travers un bandeau. — Que si l'on vient me dire que ce prodige en lui-même n'est bon à rien, je tomberai d'accord; mais que si l'on prétend qu'il est stérile en déductions, je répliquerai par les interrogations suivantes : *Pourquoi, si un somnambule voit à travers un bandeau, ne verrait-il pas à travers les parois du ventre, de la poitrine, de la tête? Pourquoi ne sentirait-il pas son mal, ou le mal des autres? Pourquoi, de même qu'une foule d'animaux, n'aurait-il pas l'instinct des remèdes?* — Tous ces phénomènes en effet sont surprenans à pareil titre, et un seul définitivement prouvé, les autres recevraient bientôt l'honneur de l'examen. — Ce serait aller à la découverte d'un nouveau monde intellectuel, ce serait fixer le point de départ d'une révolution radicale en médecine, ce serait enfin tenter de remplacer un

fléau par un bienfait. — Certes, et nous ne cessons de le répéter sous toutes les formes, nous ne demandons pas à être cru sur parole; nous souhaitons simplement qu'on interroge l'expérience, qu'avant de se prononcer on écoute sa réponse, qu'en un mot on essaie de produire PAR SOI-MÊME des faits de lucidité médicale, afin de savoir en définitive à quoi s'en tenir sur une question attaquée avec tant de mauvaise foi et de brutalité par les médecins, défendue avec tant de constance, mais si mollement, par les magnétiseurs.

5° *Des somnambules médecins.* — Nous touchons au nœud de la question, je l'aborderai sans plus d'hésitation que le reste. — Il me semble avoir suffisamment indiqué l'importance que j'attache à rester constamment en garde dans la vérification d'un phénomène magnétique quel qu'il soit; mais lorsqu'il s'agit d'un fait de clairvoyance morbide, c'est-à-dire quand on consulte un somnambule, il est encore bien plus important de ne pas être pris pour dupe, puisqu'on s'exposerait à devenir victime. — Ce n'est point ici le lieu d'enseigner les précautions à prendre pour démêler le vrai du faux, et je ne crois même pas ce triage possible à l'observateur inexpérimenté; car si celui qui magnétise n'a qu'à se défier du somnambule, le malade à son tour peut se défier du somnambule et du magnétiseur. Comment donc se prémunir contre un si grave embarras, sans pourtant renoncer au bénéfice de la lucidité somnambulique?

Pour résoudre cette question, il suffit de dévoiler la cause du mal : je dirai donc que ce qui porte ou ce qui pourrait porter soit un somnambule, soit un magnétiseur, soit tous deux en même temps à tromper un malade, c'est la CUPIDITÉ; puis, pour montrer le remède, j'ajouterai que si on paie les somnambules et les magnétiseurs comme on paie les médecins, il pleuvra tôt ou tard des magnétiseurs et des somnambules comme il pleut maintenant des médecins; que si au contraire le magnétisme est gratuit ainsi que la charité doit l'être, que s'il se pratique comme un acte de bienveillance universelle, que s'il devient pour ainsi dire une médecine de famille, alors disparaîtront les jongleurs et les faux prophètes; *car on est bientôt las de jouer la comédie quand on n'y gagne rien.*

Il me reste à signaler et à résoudre une immense difficulté qui se rencontre journellement dans la pratique médicale du magnétisme. — Ce que je vais dire ne s'adresse pas directement aux médecins, cela se devine, mais à ceux qui sont malades ou qui craignent de le devenir. Les premiers ont une position à garder ou à faire, et ils auraient véritablement trop à perdre à y voir clair : permettons-leur donc de se moquer de nous, — les représailles sont de règle, — et laissons-les mourir dans l'impénitence finale; les seconds, au contraire, n'ont qu'à gagner à être témoins de la lutte, et de quelque côté que soit le

droit, ils ont intérêt à le savoir. Ce sont les vrais juges du camp, il faut les éclairer.

Je dois d'abord leur apprendre qu'un somnambule médicalement lucide, possède *constamment* la faculté de trouver le remède qui peut le guérir, et *souvent* la faculté de trouver les remèdes qui peuvent guérir d'autres individus.

L'intelligence admet par analogie la première de ces assertions, puisque plusieurs espèces de l'échelle zoologique en font autant. Quant à la seconde, n'ayant pas d'analogie à invoquer en sa faveur, nous ne pouvons que recommander l'expérimentation *personnelle*.

J'arrive à la difficulté pratique.

Le somnambule, avons-nous dit, trouve le remède, ou plutôt prescrit le traitement qui peut guérir; mais par malheur ce traitement est presque toujours si incommode à suivre, que le malade le plus résigné a toutes les peines du monde à s'y soumettre. — Cette difficulté du traitement magnétique vient de ce que les somnambules choisissent les médicamens qu'ils emploient, non dans une officine de pharmacien où tout se trouve réuni, mais partout; de ce que dans leurs prescriptions ils n'ont égard ni à la fortune du malade, ni à son entourage, ni à sa position sociale, ni à une foule de considérations plus ou moins impérieuses auxquelles le médecin ordinaire prête attention; en un mot, de ce qu'ils ne voient ou ne sentent que le mal et le remède sans mesurer

les obstacles qui se rencontrent entre l'un et l'autre.

C'est là que gît la difficulté; que faire pour la résoudre? eh bien! — si depuis tant d'années que j'observe des faits de lucidité médicale, je ne me suis pas toujours et toujours laissé tromper par les apparences; si tous les magnétiseurs passés et présens n'ont pas fait de même.....; Si depuis deux ans que je constate l'action des infinitésimaux, je ne suis pas sans cesse demeuré dupe de mes sensations; si Hahnemann enfin, cette grande intelligence que la postérité placera auprès de Gall, n'est pas un visionnaire ou un fourbe, — à cette question je répondrai :

Puisque d'une part un bon somnambule trouve le remède qui convient au mal, puisque d'autre part les infinitésimaux sont des remèdes, il est évident qu'il suffirait, pour faire disparaître les entraves au traitement magnétique, de diriger exclusivement la clairvoyance thérapeutique des somnambules sur les infinitésimaux; c'est-à-dire, d'amener les somnambules à ne recourir qu'à ces médicamens.--Voilà ce qui pourrait être, c'est ma conviction; et ce qui très-probablement ne sera jamais complètement, *parce qu'il faut que tout le monde vive.* Mais si cela était, alors la seule vraie médecine, la médecine *intuitive* se propagerait, et tous *les systèmes de ces messieurs* s'écrouleraient. — C'est mon espérance! et je l'exprime tout haut, par devoir.

Du reste, je n'ai pas grand courage à cela, car si

je sens que je vais provoquer le sarcasme des uns, l'inimitié des autres, le silence du dédain de ceux-ci, le silence de la circonspection de ceux-là, je sens aussi, et dès à présent je m'en trouve heureux, que dans l'opinion publique, quoiqu'on fasse, je vais avancer d'un pas la vérité que je défends, et reculer d'un pas l'erreur que j'attaque.

Adieu,

F.

LETTRE VINGT-SEPTIÈME.

Paris, ce 18 *février* 1839.

Mon bon ami,

Afin de n'avoir à me reprocher la négligence d'aucun moyen de succès, j'écris itérativement ce matin à M. Arago. Au bout de trois mois d'attente, j'ai ce droit.

Voici ma lettre.

« Monsieur,

» Après vous avoir écrit deux lettres restées sans » réponse, il pourra vous paraître singulier que je » me permette de vous en écrire une troisième;

« toutefois ayant reçu des circonstances mission de » défendre le magnétisme, mon devoir est de solliciter et mon droit est d'obtenir votre signature en » faveur du phénomène somnambulique que vous » avez observé sur Mademoiselle Pigeaire, le 7 juillet » 1838, avec MM. *Orfila*, *Ribes*, *Réveillé-Parisse*, *Bousquet* et *Mialle*.

» Certes, Monsieur, je n'ignore point qu'emporté » par le tourbillon des affaires publiques, vous avez » peu de temps à consacrer à l'examen de cette question; et que d'ailleurs, placé à la tête des sciences » positives, vous devez être sobre de délivrer vous-même des *lettres patentes* à un fait jusqu'aujourd'hui théoriquement insaisissable; mais je n'ignore » pas non plus que vous devez protéger ce fait, *par le seul motif que vous êtes venu le voir*.

» Quoi qu'il m'en coûte, je viens donc, dans l'intérêt du magnétisme, invoquer une dernière fois votre » attestation, bien persuadé que l'homme qui s'appelle *Arago* ne persistera pas à étouffer de son » silence *une vérité de fait* qu'il a vue et que je lui ai » proposé de revoir.

» Si pourtant, Monsieur, contre toute probabilité, » contre toute prévision, contre toute justice, vous » persistez à ne pas répondre à mon appel, permettez-moi de vous remettre en mémoire que les » hommes, quelque grands qu'ils soient, sont petits... » petits devant la vérité; et que les plus forts sont

» frappés d'impuissance lorsqu'ils la nient..... et ici
» se taire ! c'est nier.

» Pardonnez, Monsieur, à un homme ignoré comme
» je le suis, de parler ainsi à un homme célèbre
» comme vous l'êtes; mais j'ai du courage parce que
» j'ai voué ma vie à la défense du vrai, et que c'est du
» haut de ma probité que je m'adresse à votre génie. »

» Recevez, Monsieur, l'assurance de ma
» considération et de mon respect.

FRAPART.
D. M. P.

Vous devez vous apercevoir, mon ami, que le style de cette troisième lettre n'est pas tout-à-fait le même que celui des précédentes : dans les deux premières, comme je m'adressais au savant, j'essayais de pincer la corde la plus habituellement sonore du cœur humain, la vanité! je me courbais et j'encensais l'idole; dans celle-ci, comme je parle à l'homme, je le traite d'égal à égal, et tout en rendant hommage à son savoir, je lui fais sentir que le savoir ne passe qu'en seconde ligne. — M. Arago rompra-t-il enfin le silence?..... J'avoue que la sévérité de mon langage n'est pas très-propre à provoquer un retour de sa part : aussi ne serai-je nullement surpris s'il ne me répond pas; et même s'il me répond, *(en prenant le parti de la vérité*, c'est-à-dire *en attestant le fait ma-*

gnétique qu'il a vu), je le tiendrai pour un homme taillé dans le roc. — Je comprends la faiblesse, mais j'admire la force.

Tout à vous,

F.

LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Paris, ce 5 avril 1839.

Mon bon ami,

Le 18 février dernier j'ai écrit à M. Arago pour la troisième fois, et pour la troisième fois il ne ma point répondu. Un plus long espoir de le faire parler serait chimérique : il ne me reste qu'à chercher le motif de son obstiné silence.

1° Est-ce parce que M. Arago dédaigne de répondre à un homme qu'il ne connaît pas et qui n'est pas connu ?

Non..... Cependant je parierais que certaines bonnes personnes diront oui..... laissons dire les bonnes personnes. Pour mon compte, quel que soit mon embarras d'expliquer le mutisme de M. Arago, je ne puis l'attribuer à un motif absurde. — Je ne prête point aux autres ce que je ne voudrais pas qu'ils me prêtassent.

2° Est-ce parce que le fait observé est de mince valeur?

Non..... car il n'y a de petit dans la nature que les petits esprits; et pour un savant, tous les faits sont importans, quoiqu'ils n'aient pas tous le même degré d'importance.

3° Est-ce parce que ce fait est inexplicable?

Non..... car il ne s'agit point ici d'explication, mais de vérification. — Un fait est ou n'est pas, et lorsqu'on l'a regardé comme M. Arago regarde, on sait si on l'a vu ou si on ne l'a pas vu; dans le premier cas on l'affirme, dans le second on le nie. Rester entre le zist et le zest, c'est manquer de quelque chose et à quelque chose.

4° Est-ce parce que M. Arago craint d'avoir mal vu?

Non..... car il n'a point accepté de revoir.

5° Est-ce parce qu'il croit avoir été trompé?

Non... car il me l'aurait écrit. D'ailleurs, MM. *Orfila*, *Ribes*, *Réveillé-Parisse*, *Bousquet* et *Mialle*, qui ont vu le fait en même temps que M. Arago, l'ont tous certifié. — A ce sujet je ferai la remarque suivante : c'est qu'il est pénible de voir le silence de M. Arago démentir les signatures de ces Messieurs, ou les signatures de ces Messieurs démentir le silence de M. Arago. Si les savans ne s'accordent pas mieux devant un fait, que sera-ce donc devant une théorie !

6° Est-ce parce qu'il possède le droit de ne pas se

prononcer sur un fait qu'il a vu, alors qu'on l'y convie?

Non..... car M. Arago est à la tête des sciences, et le devoir de la vigie est de crier *terre!* lorsqu'elle l'aperçoit.

7° Est-ce parce qu'il a voulu faire avec moi ce qu'on nomme de la diplomatie?

Non..... car diplomate signifie tantôt rusé, tantôt adroit, mais jamais droit.

8° Est-ce parce qu'il préfère maintenant la politique à la science?

Non..... car M. Arago a trop fertilisé le domaine scientifique pour ne pas aimer la véritable gloire et en connaître la source. Or il sait bien que l'avenir seul distribue l'immortalité, et que dans cette distribution l'avenir ne tient compte que de ce qu'on a fait pour lui; partant il sait aussi que la gloire de tribune n'est que viagère, parce que la politique, quand on ose monter sur la brèche, est un terrein brûlant qui use, qui ronge, qui engloutit promptement tous ceux qui le parcourent. Ainsi la postérité a oublié le baron de Vérulam et le secrétaire de Cromwell : mais elle n'oubliera jamais le grand Bacon, ni le chantre du Paradis perdu; ainsi les électeurs de M. Arago ne tarderaient pas à l'oublier, s'il restait seulement quelques années sans députation : mais le monde savant n'oubliera jamais celui qui a presque créé la météorologie, celui qui depuis la mort de *Volta* et de *Wolaston* est un des premiers physiciens

de notre époque, celui qui en astronomie vient après *Bessel*, ni même celui qui a essayé de populariser la science en lui prêtant le charme de son esprit.

9° Est-ce enfin parce qu'il a peur, — tranchons le mot, — du ridicule?

Je n'en sais rien..... je dirai simplement que si le ridicule peut quelquefois frapper un homme tel que M. Arago, un homme comme lui ne devrait jamais en être blessé;.... mais Achille était vulnérable au talon.

Ici je m'arrête, car je suis au terme de ma course. Le plan que je m'étais tracé dans ma lettre du 10 août est entièrement développé : ainsi une quarantaine de notabilités scientifiques et littéraires nous ont livré leurs signatures, M. Donné s'est retiré de la lice, M. Bouillaud a fait de même, M. Broussais n'a pu y descendre, M. Arago ne l'a pas voulu; nous sommes, en un mot, complètement maître du champ de bataille. Mais avons-nous remporté là une victoire décisive? non; et vraiment nous n'y comptions pas le moins du monde : les hommes ne se rangent pas si vîte pour laisser passer la vérité! celle-ci froisse presque toujours leur intérêt ou leur amour-propre, et comme l'un et l'autre sont les plus impérieux des maîtres, l'un et l'autre déploient incessamment contre la vérité tous les moyens qui peuvent en retarder l'inévitable triomphe. Pour moi, je pense que c'est une simple trève que nos ennemis nous ont accordée sans que

nous la leur ayons demandée, et je désire sincèrement qu'elle soit courte. Puissent donc les coups que je porte, dans ces lettres, à ceux de nos adversaires qui se sont rencontrés sur ma route, les déterminer à répondre! et je reprends les armes.

— LA VÉRITÉ NE PÉNÈTRE EN CE MONDE QUE PAR LE COMBAT, ET LA JUSTICE VEUT LE COMBAT AU PROFIT DE LA VÉRITÉ.

Adieu, mon ami,

Tout à vous,

FRAPART,

D. M. P.

FIN.